LA REVUE DE

TEHERAN

ISSN 2008-1936

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

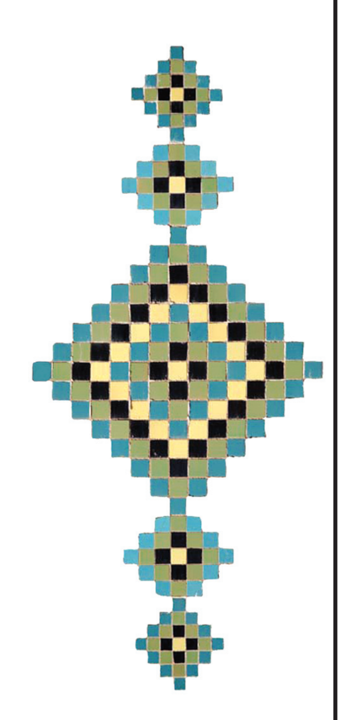
N° 106, Septembre 2014, 9e ANNEE

2000 TOMANS

5 €

Hormozgân: entre mer et terre, voyage au cœur du Sud iranien (II)

www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Babak Ershadi
Jean-Pierre Brigaudiot
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Mahnaz Rezaï
Alice Bombardier
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Land Art sur l'île d'Ormuz, Hormozgân, œuvre de Ahmad Nâd'aliyân



Sommaire



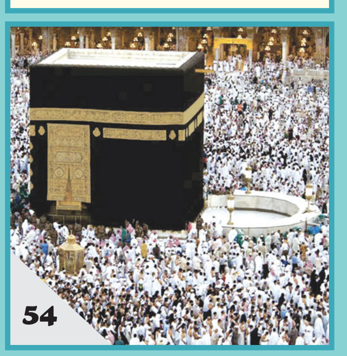
22



Premier mensuel iranien
en langue française
N° 106 - Shahrivar 1393
Septembre 2014
Neuvième année
Prix 2000 Tomans
5 €



42



54

www.teheran.ir

CAHIER DU MOIS

CULTURE

Arts

Repères

Reportage

Littérature

LECTURE

Récit

L'histoire récente de Bandar Abbâs L'évolution d'un «lieu de bannissement» vers un «pôle national»

Babak Ershadi

Introduction

Les territoires riverains du golfe Persique ne comptent pas – et n'ont presque jamais compté – parmi les régions densément peuplées de la planète. A quelques exceptions près (surtout dans la province iranienne du Khouzestân), les populations du littoral doivent s'adapter à une situation climatique difficile pendant plusieurs mois de l'année: précipitations atmosphériques de faible intensité, humidité excessive, température pouvant s'élever à plus de 50° C, rareté des ressources en eau douce, végétation de faible densité, forte salinité de l'eau du golfe Persique et de certains sols …

Les habitants des régions littorales de tous les pays limitrophes connaissent tous – à des degrés différents – ces conditions climatiques que l'on peut considérer comme peu favorables; ce qui explique d'ailleurs la densité relativement faible de la population des territoires limitrophes, exprimée en personnes par kilomètre carré, à l'exception évidemment de quelques jeunes métropoles marchandes et pétrolières du sud du golfe Persique comme Abu Dhabi ou Dubaï.

▲ *Divisions administratives de l'Iran-1937*

Pourtant, il faut savoir que le «nombre de personnes au kilomètre carré» est un critère qui a bien ses limites: les «ressources» ne manquent pas dans le golfe Persique! Aujourd'hui, qui dit «golfe Persique» dit «pétrole»! Mais avant même la «révolution pétrolière», les populations peu denses du littoral bénéficiaient des ressources variées de la région: l'agriculture, l'élevage, la pêche, les mines, la navigation maritime, et surtout le commerce tant avec «l'intérieur des terres» qu'avec «l'outremer». Sur toutes les côtes iraniennes et arabes du golfe Persique, on se souvient de l'histoire des «richissimes» des siècles lointains, des milliardaires légendaires de l'époque qui avaient organisé des réseaux d'affaires s'étendant parfois jusqu'au sous-continent indien, aux côtes orientales de l'Afrique, et plus loin jusqu'aux limites de l'Extrême-Orient. Néanmoins, il faut admettre que dans tous les pays limitrophes, il a fallu attendre jusqu'à l'ère du pétrole pour l'industrialisation du littoral.

Une remarque administrative et territoriale

Dans notre introduction, nous nous sommes intéressés à la géographie naturelle et humaine de la

région du golfe Persique, en parlant des éléments qui rapprochent toutes les populations limitrophes du nord et du sud. Mais si l'on parle de l'histoire politique des territoires riverains, on découvrira des différences et des diversités extraordinaires entre les deux côtés du golfe Persique: l'organisation politique et administrative du sud était jusqu'à une date assez récente «tribale», tandis qu'au nord, cette organisation a été depuis toujours «étatique». Autrement dit, les territoires du littoral iranien se divisaient entre plusieurs «provinces» de l'intérieur des terres, qui étaient gouvernés suivant un modèle étatique, tantôt par les gouverneurs locaux, tantôt sous l'égide d'un Etat central. La remarque prend ici son importance dans les types variés de relations et d'organisations qui pourraient exister entre le littoral et «l'Iran profond».

L'histoire récente de Bandar Abbâs en termes de développement

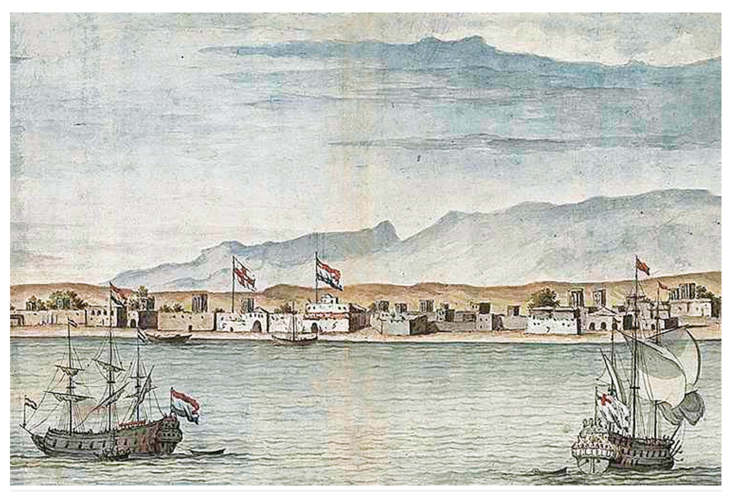
Jusqu'ici nous avons essayé de situer la ville de Bandar Abbâs dans son environnement régional, puis national, afin de pouvoir raconter son histoire récente, notamment du point de vue de son développement politique, social, économique et culturel. Pour commencer cette histoire, remontons à 1937, date de l'approbation, par le Parlement, de la première loi moderne d'administration territoriale de l'Iran. D'après la carte n°1 qui représente les divisions régionales de l'Iran en 1937, Bandar Abbâs était le chef-lieu d'un département qui faisait partie de la 8ème province iranienne avec Kermân pour capitale. A cette époque-là où ont commencé peu à peu les projets nationaux et régionaux de la modernisation iranienne, les villes comme Bandar Abbâs ne pouvaient malheureusement pas être classées dans



▲ *Centre commercial Zeytoon*

la catégorie des zones développées, mais plutôt dans celle des régions dites «touchée par les privations». Cette expression est utilisée depuis de longues décennies par les experts en matière de développement pour désigner les zones rurales ou urbaines caractérisées par l'absence ou l'insuffisance d'infrastructures, de ressources matérielles et humaines, et l'inégalité de distribution des richesses. Cela pourrait peut-être expliquer pourquoi dans le projet du réseau national du chemin de fer, la


▲ *Raffinerie de Bandar Abbâs*



▲ *Bandar Abbâs en 1704, le peintre nous montre les bateaux et les comptoirs britanniques et hollandais*

priorité avait été donnée, non pas à Bandar Abbâs, mais aux deux grands ports du Khouzestân, c'est-à-dire Bandar Shâpour (aujourd'hui, Bandar Imâm Khomeiny) et Khorramshahr: le chemin de fer Téhéran-Bandar Shâpour (928 km) a été construit en 1928-1939, et le chemin de fer Ahvâz-Khorramshahr (121 km) en 1942-1943.

Sous les Qâdjârs (1786-1925), puis à l'époque de la dynastie des Pahlavi (1925-1979), la ville de Bandar Abbâs servait parfois de lieu de bannissement et d'exil à cause de son éloignement de la capitale (1333 kilomètres) et ses privations.

En effet, sous les Qâdjârs (1786-1925), puis à l'époque de la dynastie des Pahlavi (1925-1979), la ville de Bandar Abbâs servait parfois de lieu de bannissement et d'exil à cause de son éloignement de la capitale (1333 kilomètres) et ses privations. Par conséquent, la ville était l'une des destinations forcées pour des opposants politiques condamnés ou des officiers et fonctionnaires mutés en raison d'une sanction disciplinaire. La modernisation et le développement de Bandar Abbâs furent donc retardés jusqu'aux années 1960 avec l'augmentation progressive des revenus pétroliers du pays dont le point culminant fut le premier choc pétrolier de 1973. Les nouvelles installations portuaires de Bandar Abbâs furent construites en 1967. Le Port Sourou, qui tirait son nom de l'ancien village rattaché à la ville de Bandar Abbâs, devint très vite le deuxième grand port marchand de l'Iran dans les années 1970, derrière le port de Khorramshahr. Après la victoire de la Révolution islamique de 1979, le Port Sourou fut rebaptisé Port Shahid Bâhonar. A présent, le port Shahid Bâhonar est un port spécialisé dans l'exportation de marchandises non-pétrolières et de transit de passagers. Nous allons voir plus loin comment ce port est devenu le moteur du développement plus rapide de la ville de Bandar Abbâs dès le début de la guerre irano-irakienne de 1980-1988.

Le premier aérodrome de Bandar Abbâs fut construit en 1950. L'aéroport actuel de la ville date de 1970, et a été développé au fur et à mesure après la Révolution islamique. Aujourd'hui, l'aéroport international de Bandar Abbâs assure la connexion aérienne de la ville avec de nombreuses villes d'Iran, la plupart des îles iraniennes du golfe Persique, et les grandes métropoles des pays voisins dont Bagdad, Doha, Dubaï, Karachi, Médine, Djedda...

Bandar Abbâs après la Révolution islamique de 1979

Après la victoire de la Révolution islamique, le temps était naturellement venu d'appliquer les clauses nombreuses de sa plate-forme revendicative. Sur cette longue liste des «choses à faire», figurait

l'application prioritaire des projets nationaux et régionaux de développement, projets qui accordaient une attention toute particulière aux zones rurales et urbaines dites «touchées par les privations». Malheureusement, la guerre éclata le 22 septembre 1980 avec l'offensive militaire d'envergure de l'Irak de Saddam Hussein contre plusieurs provinces iraniennes de l'ouest et du sud-ouest. Il est évident que cette situation de guerre, qui dura pendant presque une décennie (1980-1988), ne pouvait que ralentir la réalisation de nombreux projets du développement économique et social; d'autant plus qu'à cette agression militaire étrangère, il fallait ajouter les sanctions économiques imposées à l'Iran par les deux blocs de l'époque de la guerre froide qui soutenaient l'un comme l'autre le dictateur de Bagdad.

Mais la guerre ne gela pas ce mouvement de développement économique et social. Dès le début de la guerre et avec l'interruption brutale des activités du port de Khorramshahr, occupée par les troupes ennemies, le Port Shahid Bâhonar de Bandar Abbâs devint vite le centre principal de la navigation marchande. La situation géographique de Bandar Abbâs y compta pour beaucoup: contrairement au grand port de Bandar Imâm Khomeyni (Khouzestân), Bandar Abbâs se situait à un millier de kilomètres des zones de combat. Le Port Shahid Bâhonar connut

> Les territoires du littoral iranien se divisaient entre plusieurs «provinces» de l'intérieur des terres, qui étaient gouvernés suivant un modèle étatique, tantôt par les gouverneurs locaux, tantôt sous l'égide d'un Etat central. La remarque prend ici son importance dans les types variés de relations et d'organisations qui pourraient exister entre le littoral et «l'Iran profond».



▲ *Plage Ghadir*

donc un développement rapide, et avec lui, c'est toute la ville qui évolua. A présent, le port Shahid Bâhonar est un port spécialisé dans l'exportation de marchandises non-pétrolières et du transit des passagers.

Bandar Abbâs confirme sa place du plus grand port de l'Iran et est devenu le quatrième grand port marchand du golfe Persique, avec une capacité annuelle de 100 millions de tonnes. Il assure aujourd'hui à lui seul plus de 55% des importations et des exportations maritimes et 70% du transit maritime du pays.

Les experts s'accordent à dire que pendant cette guerre, le mouvement du développement économique et social fut entravé, mais jamais interrompu. Pendant ces années de guerre, le pays connut la mise en place de projets extraordinaires, qui sont considérés de nos jours comme des modèles exemplaires et «classiques». Bandar Abbâs fut l'artisan de l'un de ces brillants exploits de l'époque de la guerre: la fondation du Port Shahid Rajâï.

▲ *Place Yâdboud*

Le Port Shahid Rajâï fut fondé en 1985 en pleine guerre pour doter Bandar Abbâs de ses deuxièmes grandes installations portuaires. Avec ces deux ports,Bandar Abbâs confirme sa place du plus grand port de l'Iran et est devenu le quatrième grand port marchand du golfe Persique, avec une capacité annuelle de 100 millions de tonnes. Il assure aujourd'hui à lui seul plus de 55% des importations et des exportations maritimes et 70% du transit maritime du pays.

Contrairement au Port Shahid Bâhonar qui se trouve tout près de la ville, le port Shahid Rajâï se situe à 23 kilomètres à l'ouest de Bandar Abbâs. Ses installations s'étendent sur plus de 4 800 hectares et comprennent les terminaux de conteneurs les plus modernes de l'Iran. En 2012, le Port Shahid Rajâï était connecté régulièrement à près de 80 grands ports du monde. Lors d'une visite à Bandar Abbâs en 2013, le président Hassan Rohani a annoncé un nouveau projet de développement des installations du Port Shahid Rajâï pour augmenter sa capacité annuelle à 1 500 000 conteneurs.

Les années 1990 furent celles de la reconstruction d'après-guerre et de l'accélération des projets en suspens. Bandar Abbâs devient un pôle national de l'industrie d'aluminium, et des métiers de la marine et de l'industrie navale. La raffinerie de pétrole de Bandar Abbâs, construite en 1992, est active depuis 1997.

- Enfin, le chemin de fer

Bandar Abbâs se connecte enfin au réseau national du chemin de fer! La ligne ferroviaire Bafgh-Bandar Abbâs (626

km) fut construite de 1982 à 1995. La ville est désormais connectée par le réseau ferroviaire d'une part à l'Europe (via la Turquie), et de l'autre au Caucase et à l'Asie centrale. Depuis quelques années, les deux provinces de Hormozgân et Fârs œuvrent ensemble sur un autre projet ferroviaire (les travaux ont avancé de 60%) pour relier Shirâz à Bandar Abbâs, en passant par Jahrom et Lâr (585 km).



▲ *Chantier naval ISOICO (secteur privé)*

Bandar Abbâs, pôle de sécurité

Située au nord du détroit stratégique d'Ormuz, Bandar Abbâs est la porte d'entrée du golfe Persique. Avec les autres pays de la région, la base de la marine iranienne à Bandar Abbâs est le garant de la sécurité de l'une des voies maritimes les plus stratégiques du monde, souvent considérée comme l'artère de l'économie mondiale, en allusion au transit maritime de près de 30% du pétrole présenté chaque jour au marché mondial. La base de la marine iranienne à Bandar Abbâs assure, depuis quelques années, une autre mission de sécurité. Les unités navales de la marine développent leurs missions dans différentes zones de l'océan Indien, sous forme de mission de patrouille et d'escorte pour assurer la sécurité de la flotte pétrolière et marchande de l'Iran en haute mer, surtout pour les protéger contre les pirates dans des zones à haut risque comme au large de la Somalie et dans le golfe d'Aden.



▲ *Port Shahid Rajâï*


▲ Centre commercial Malake-ye Asemânhâ

Bandar Abbâs fait peau neuve

Parallèlement à son développement économique et industriel, Bandar Abbâs s'est mis à promouvoir ses infrastructures socioculturelles. La ville fait peau neuve grâce à ses plans d'urbanisation et d'aménagement. Le développement des services publics et l'apparition de nouveaux quartiers changent le paysage urbain. En même temps, la ville renforce et diversifie son industrie hôtelière et son industrie du voyage et du tourisme.

- Ville Universitaire

A partir de la fin des années 1980, Bandar Abbâs a commencé à devenir ce qu'elle n'avait jamais été auparavant: une ville universitaire.

L'Université de médecine et de sciences médicales de Hormozgân (fondée en 1986) a considérablement contribué à l'amélioration des standards de la santé dans toute la province de Hormozgân (5 facultés: médecine, médecine dentaire, sciences paramédicales, sciences infirmières, sciences pharmaceutiques). L'université de Hormozgân a été fondée en 1990 (cinq facultés: sciences humaines, sciences de base, sciences de mer et de technologie maritime, technique et ingénierie, agriculture). Outre ces universités publiques, il faut citer aussi les établissements privés comme l'Université Azâd et la Faculté des sciences islamiques. La Faculté des sciences islamiques de Bandar Abbâs a ouvert ses portes en 2012. La population de la ville


▲ Hôtel Hormoz de Bandar Abbâs

étant composée de chiites et de sunnites chaféites, cette faculté adapte ses activités à la «demande» en présentant ses formations en cinq disciplines: la jurisprudence imamite et chaféite, le droit imamite et chaféite, et les sciences coraniques (depuis 2014).

Bandar Abbâs et ses ambitions pour l'avenir

Début août 2014, les ministres des Affaires étrangères iranien, omanais, turkmène et ouzbek se sont réunis à Mascate, capitale du sultanat d'Oman, pour faire avancer un projet régional du corridor Nord-Sud consacré au transit de passagers et marchandises entre l'Asie centrale et la mer d'Oman, via le territoire iranien. Le document portant sur la création de ce corridor avait été signé en 2011 à Achgabat, capitale du Turkménistan. Des ports iraniens comme Bandar Abbâs et Tchâbahâr seront les pièces maîtresses du projet.

Bandar Abbâs n'est plus le lieu de bannissement qu'il était il y a soixante-dix ans. Son éloignement du «centre» n'est plus sa faiblesse mais son atout pour son développement que nous espérons «durable». Pour ce développement durable, la ville peut compter beaucoup sur sa vocation portuaire et son ouverture sur le monde. Les connexions routière, ferroviaire, aérienne et maritime de Bandar Abbâs avec le réseau national et le reste du monde constituent un avantage pour la ville qui veut réaliser ses ambitions en tant que grand pôle de transport de passagers et de marchandises à un niveau national et régional.

Comme beaucoup de villes portuaires dans le monde, Bandar Abbâs a une population diversifiée et changeante (plus de 500 000 habitants). Ville universitaire et surtout ville de commerce, Bandar Abbâs est peuplée d'autochtones et d'«immigrés». De ce point de vue, après Téhéran, Bandar Abbâs est sans doute l'une des villes les plus «mixtes» de l'Iran, en raison des conditions favorables qu'elle présente dans le domaine du commerce et de l'emploi. Parmi ces «immigrés», certains projettent d'habiter à Bandar Abbâs de manière provisoire. Leur vie est donc rythmée par des allers et retours entre le port et leur région d'origine. Mais depuis quelques années, la tendance est de s'y établir plus durablement, voire définitivement. ■



▲ *Université Azad Islamique de Bandar Abbâs*

Remarques à propos des dialectes, langues et ethnies de la province de Hormozgân

Afsaneh Pourmazaheri

La province de Hormozgân couvre une région dont la civilisation est ancienne, ce qui explique sa réputation de «berceau» des premières agglomérations iraniennes des premières civilisations de la Mésopotamie. Située à l'extrémité sud des chaines du Zagros, la province de Hormozgân est majoritairement montagneuse. Elle compte huit villes importantes à savoir Bandar Abbâs, Minâb, Jâsk, Bandar Lengeh, Bandar Charak, Bastak, Fin et Bandar Khamir, ainsi que quatorze îles dans le golfe Persique, dont Kish et Gheshm. Les habitants de Bandar Abbâs, la capitale de la province de Hormozgân, en majorité issus de mélanges ethniques, plutôt foncés de teint, sont connus sous le nom de Bandaris ou Abbâssis. Les Lâris habitent les ports, le littoral et les îles du golfe Persique, notamment dans la province de Hormozgân. Les Baloutches, appelés aussi les Baloutches par les Arabes, quant à eux, vivent au bord de la mer Makrân (plus connue sous le nom de Golfe d'Oman) mais aussi sur le littoral du golfe Persique. Les Makrânis, contrairement à ce que leur nom laisse penser, ne vivent pas sur la côte de la mer Makrân. Ils sont plutôt regroupés dans la région du golfe Persique, surtout à Jâsk. Ils se caractérisent par une diversité extrêmement riche qui comprend les ethnies indienne, assyrienne, afghane et africaine.

Le long du littoral du golfe Persique, en sus des Persans de souche, diverses ethnies vivent ensemble, en particulier des Baloutches et des Arabes, ainsi que d'autres minorités dont les mélanges ethniques ont donné naissance à de nouvelles physionomies dans les territoires méridionaux du pays. L'exemple le plus illustre de ce mariage ethnique peut s'observer dans la province de Minâb, peuplée de presque six millions d'habitants. Constituée d'une population iranienne, très riche et très puissante, d'une population africaine, nommée Zangbâri, autrefois emmenée de Zanzibar par les Arabes de la région, d'une population baloutche venue du Baloutchistan, voisins orientaux des Zangbâris, sans oublier les Bâchkerdis et les Manoudjatis, immigrés des régions septentrionales, cette province est un véritable melting-pot racial. La ville de Minâb n'est pas très loin du port de Bandar Abbâs. Cette ville est connue pour ses crevettes et son agriculture, spécialement pour ses dattes et ses mangues. La majeure partie de la population de cette ville est chiite, mais on compte également une minorité sunnite dont le parler courant est le minâbi, ou bien le minow (selon leur propre prononciation), qui est un dialecte à mi-chemin du bandari, du baloutchi et du persan.

Les habitants de la province de Hormozgân parlent majoritairement l'un des différents parlers du dialecte bandari. Celui-ci est originairement le persan dari, modifié au fur et à mesure en raison de sa contiguïté avec d'autres langues régionales de la zone concernée. On peut appeler "persan dari" le substrat toujours présent dans le dialecte bandari. On remarque également des liens très forts entre ce dialecte et celui des habitants de Lârestân, ville de la province de Fârs qui côtoie Hormozgân au nord et au nord-ouest. L'arabe est également très usité dans les contrées occidentales et dans les îles, ainsi qu'en bordure du golfe Persique comme dans quelques villages côtiers parmi lesquels on peut nommer les villages de Chênâs et de Moghuyeh. Malgré le développement de l'arabe et du bandari, parlés couramment presque partout à Hormozgân, dans les régions méridionales de la province et plus spécialement à Jâsk, c'est la langue baloutche qui a progressivement pris le dessus.

La langue baloutche est l'une des branches occidentales des langues persanes, en d'autres termes, indo-européennes. Elle est influencée par d'autres langues avec lesquelles elle était constamment en contact comme celles pratiquées au Pakistan, dont la plus connue est le sindhi. Elle se divise principalement en trois dialectes:

Dialecte occidental (Rakhchani) dont les sahaddi, afghan, turkmen, panjguri, kalati, kharani, sarawani.

Dialecte méridional (Makrâni) dont les coastal, laschari, kechi, karachi, sarbazi.

Dialecte oriental (Suleimani) dont les bugti, marri-rind, mazari-domki, mandwani et jatoi.

Elle est pratiquée communément par les habitants baloutches dans divers pays de l'Asie dont le plus grand nombre se trouvent au Pakistan, en Afghanistan et au Turkménistan, en Iran et dans des villes majoritairement arabophones du pourtour du golfe Persique et de la mer de Makrân (ou Golfe d'Oman). Elle est également la seconde langue des Brahouis, groupe ethnique installé à Kalat, au Pakistan, en Afghanistan et en Iran, qui sont très proches des Baloutches. Cette langue trouve son origine dans les langues parlées au nord-ouest de l'Iran et se rapproche plutôt des langues talysh, kurde et des dialectes tât (ensemble de parlers iraniens du nord-ouest de l'Iran).

Les habitants de Bandar Abbâs, la capitale de la province de Hormozgân, en majorité issus de mélanges ethniques, plutôt foncés de teint, sont connus sous le nom de Bandaris ou Abbâssis.

La majorité de ceux qui pratiquent actuellement le baloutche vivent dans les régions chaudes des pays mentionnés, mais également dans certains pays d'Afrique. Leur démographie est estimée à environ une dizaine de millions d'âmes. Jusqu'au XIXe siècle, le baloutche était dépourvu de transcription écrite



▲ *Photos: Statues de cire au musée d'anthropologie de Bandar Abbâs*



qui est propre aux pays magrébins. Le premier est à son tour partagé en dialecte oriental, qui concerne des pays comme le Liban, la Palestine et la Jordanie, et dialecte (ou accent) iraquien ou khalidji qui est répandu dans des pays comme l'Iraq, le Koweït, la Syrie, dans la périphérie du golfe Persique et à l'ouest de l'Iran. Cette diversité de l'arabe oral provient du lexique, de la syntaxe et de la transcription des vocables. A la suite de cette contiguïté géographique, nombreux sont les mots en arabe entrés dans la langue persane, faute d'équivalent linguistique pour leur correspondant en persan. Après avoir subi des changements sous l'effet du système linguistique arabe, le mot s'est retrouvé en Perse, réutilisé par les habitants du sud du pays ayant un voisinage maritime avec les pays arabes, avant de se répandre partout en Iran. On peut illustrer ce dernier point en se servant de quelques échantillons banals comme *fil* (éléphant), *ferdows* (paradis), *kouhestân* (montagne), etc. qui viennent des mots persans *pil*, *pardis* et *gahestân*. Ce voisinage, outre d'autres éléments historiques et linguistiques, est l'une des raisons importantes de la présence de tant de termes arabes au sein de l'actuelle langue persane.

indépendante et on se servait de l'écriture persane pour l'écrire. Au début du siècle, les historiens et les politiciens se servaient de l'alphabet latin pour transcrire cette langue, mais après l'indépendance du Pakistan, les érudits baloutches inventèrent une graphie à base de l'écriture urdu et la développèrent au fur et à mesure.

L'arabe usité dans la province de Hormozgân constitue l'un des dialectes de la langue orale de l'arabe standard. En fait, l'arabe oral se divise en deux langues: celui pratiqué au Moyen-Orient et celui

Le dialecte hormozgâni ou bandari est parlé par la population native de Bandar Abbâs, centre administratif de Hormozgân et ses environs. Il est l'un des rares dialectes qui ait conservé les particularités qu'il a hérité du moyen-perse ou pehlevi, langue de la littérature zoroastrienne parlée à l'époque sassanide. Pourtant, exposé aux langues des nouvelles ethnies qui entraient en Perse par voie maritime, il n'a pas été à l'abri des modifications syntaxiques et morphologiques aujourd'hui visibles. On y remarque des traits familiers des langues

comme l'arabe, les langues africaines, le hollandais, l'anglais, le portugais et le lor, apparentes notamment sur le plan lexical. Le bandari appartient au groupe méridional des langues iraniennes et il est entouré par d'autres parler locaux moins connus comme ceux de Minâb, de Rubân, de Berentin et de Menujân (à l'est), celui de Lenge (au sud), celui de Hajiâbâd (au nord) et ceux des îles d'Ormouz, de Gheshm et de Kish. Les traits phonologiques et morphologiques de ce dialecte se rapprochent plutôt de ceux parlés dans les provinces de Fârs, de Lârestân, ainsi que des dialectes baskerdi et kumzari, et son système phonique se rapproche de celui du lâri. Ce dialecte, bien que répandu, n'est pas reconnu à sa juste valeur. Rares sont, par exemple, les programmes télévisés diffusés dans ce dialecte par les chaînes locales. Malgré cela, les autochtones sont très attachés et fiers de leur langue. Elle s'exprime en particulier dans les chants traditionnels et classiques de Bandar Abbâs. Ces chants "bandaris" sont remarquablement populaires non seulement à Bandar Abbâs mais partout dans cette province. L'une des raisons de ce succès est leur capacité à garder en éveil l'esprit folklorique du littoral méridional qui accompagne encore et toujours la vie quotidienne des habitants du golfe Persique. ■

Bibliographie:

- Afshâr-Sistâni Iradj, *Shenâkht-e Ostân-e Hormozgân* (Connaître la province de Hormozgân), Téhéran, 2000.
- Alavi-Moghadam Mohammad, "Vodjoud-e chand vâjeh-ye bigâneh beh zabân-e fârsi gazandi vâred nemikonad" (L'existence de quelques vocables étrangers ne nuit guère à la langue persane), Revue *Hâfez*, 2006, N° 33, pp. 46-49.
- Amirzâdeh Homâyoun, *Hormozgân*, Edâreh-ye farhang va ershâd-e Eslâmi, 2009.
- Azarnouch Azartâsh, *Rahhâ-ye nofouz-e fârsi dar farhang va zabân-e tâzi* (Les méthodes d'infiltration du persan dans la langue tâzi (arabe)), Université de Téhéran, Téhéran, 1975.
- Bakhtiâri Saeed, *Auto Altas de l'Iran*, Institut de géographie et de cartographie de l'Iran, 2005
- Hedjâzi Mahmoud, *Dar âmadi târikhi-tatbighi dar partov-e farhang va zabânhâ-ye sâmi,* (Introduction historico-comparative aux langues et cultures sémitiques), Téhéran, Nashr, 2000.
- Longworth Dames, *A sketch of the northern Balochi language,* (Esquisse de la langue baloutchi septentrionale), Asiatic Society, Calcutta, 1881.



Le géotourisme et les attractions naturelles de la province de Hormozgân

Zahrâ Moussâkhâni



▲ *La forêt de mangrove (*harrâ*) de l'île de Qeshm*

La province de Hormozgân fait partie des zones touristiques majeures de l'Iran et se distingue notamment pour ses attractions naturelles telles que ses forêts uniques de mangrove, ses plages de sable et de rochers, ou encore ses dômes de sel. Le climat à la fois chaud et humide de cette province contribue à la richesse de sa flore dont nous présentons ici les principaux aspects.

La zone protégée de harrâ

La province de Hormozgân est située sur une bande de végétation tropicale de l'hémisphère nord. L'une des caractéristiques climatiques de cette bande de végétation, qui traverse, du sud-ouest au sud-est de l'Iran, les provinces de Boushehr, Hormozgân et Sistân-va-Baloutchistân, sont ses faibles précipitations et l'évaporation annuelle. La végétation de Hormozgân prend cependant différents visages sous l'effet du changement climatique et du type de sol. La mangrove (*harrâ* en persan) est l'un des types de végétations du Hormozgân, biosystème végétal rare qui pousse dans des conditions particulières, dans les eaux côtières et qui héberge l'un des écosystèmes les plus délicats et complexes au monde. Ainsi, les palétuviers de la famille des Avicenniaceae qui constituent les mangroves iraniennes sont des écosystèmes caractéristiques de cette zone pseudo-tropicale, en particulier dans l'île de Qeshm, dans le détroit d'Ormuz, dans l'océan Indien à l'est, et sur la côte du Makrân (la mer d'Oman) ainsi que sur celles du port de Gwadar. Cette famille a été baptisée en l'honneur d'Avicenne.[1]

Les forêts de mangrove sont des écosystèmes bien

spécifiques dont les communautés végétales et animales peuvent se former selon des conditions bien précises. Les forêts de mangroves situées dans le sud de l'Iran sont de deux types principaux, mais comme nous l'avons évoqué, l'espèce la plus répandue est l'Avicennia marina qui se trouve dans la zone protégée de Harrâ. Les marées quotidiennes jouent un rôle important dans l'organisation de la diversité de l'écosystème de cette zone.

La forêt de Harrâ s'étendant sur le détroit de Khourân, entre l'île de Gheshm et le port de Khamir, est considérée comme une zone protégée depuis 1973. Cette zone compte deux types de réserve de biosphère.[2] Elle constitue notamment un habitat important pour les oiseaux migrateurs lors de la saison froide, ainsi que pour les reptiles, les poissons, et diverses variétés d'arthropodes et de bivalves. Des tortues vertes et des serpents venimeux aquatiques vivent également dans les forêts. La forêt accueille aussi des oiseaux comme les hérons, les flamants, les pélicans et les aigles pêcheurs. Ces forêts fournissent également des conditions particulièrement favorables pour la reproduction de poissons dans le golfe Persique.





▲ *Figuier de l'île de Kish dont l'ancienneté est estimée de 500 à 600 ans*

La zone protégée de Geno

Située au nord-ouest de Hormozgân à une distance de 30 km de Bandar Abbâs, cette zone a été baptisée en raison de sa proximité avec la montagne de Geno, qui est le deuxième plus haut sommet de la région après Fâreghân. En comparaison avec le climat chaud de Bandar Abbâs, cette région jouit d'un climat relativement doux et a pour cette raison des caractéristiques écologiques singulières. Elle dispose de ressources conséquentes, dont d'importantes sources qui fournissent de l'eau pour la faune et la flore en toutes saisons. Les sources d'eaux chaudes de Geno ont des propriétés thérapeutiques qui en font un lieu attractif fréquenté par les habitants de la côte.

Les sources d'eaux chaudes

En raison de sa situation géologique particulière, la province de Hormozgân compte plusieurs sources d'eau minérale et d'eau chaude dont les plus importantes



▲ *La forêt de mangrove (*harrâ*) de l'île de Qeshm*

La mangrove (*harrâ* en persan) est l'un des types de végétations du Hormozgân, biosystème végétal rare qui pousse dans des conditions particulières, dans les eaux côtières et qui héberge l'un des écosystèmes les plus délicats et complexes au monde.



▲ *La zone protégée de Geno*

sont celles de Geno, Khorgo, Khamir, Tchastâneh, Sorkhân et Ma'douniyeh. Les sources d'eaux chaudes sont utilisées par les Iraniens notamment pour guérir les rhumatismes, le lymphatisme, l'asthme et les maladies de peau. Ces sources contiennent en effet des eaux chlorurées, sulfureuses et sulfato-chlorurées dont chacune a des propriétés thérapeutiques propres. A titre d'exemple, les eaux sulfureuses sont reconnues comme permettant de soigner les voies respiratoires, les voies urinaires, les maladies de l'appareil digestif, les affections cardio-artérielles, les infections dermatologiques et les affections rhumatismales.

Le géoparc de Qeshm et les dômes de sel

Les dômes de sel constituent des paysages géologiques singuliers. A leur côté, la diversité remarquable des carrières

et grottes de sel constitue l'une des attractions touristiques naturelles majeures de cette province. Le géoparc de Gheshm comprend l'une des plus grandes grottes de sel du monde. Le géoparc qualifie une zone englobant un ou plusieurs sites d'importance scientifique, non seulement pour des raisons géologiques mais aussi en vertu de sa valeur archéologique, écologique ou culturelle. Il s'étend donc sur une vaste zone aux limites clairement définies et comprend en son sein plusieurs phénomènes géologiques remarquables. Le géoparc de Qeshm, géré conjointement par l'UNESCO et les autorités iraniennes, possède une superficie de plus de 1500 km2 et se situe sur le côté ouest de l'île, entre des latitudes de 55° 44¢ 28² et 55° 44¢ 44² est et des longitudes de 26° 44¢ 62² et 26° 35¢ 00² nord. C'est une zone linéaire limitée à l'est par l'axe Tabl-Salakh, à l'ouest par l'axe Gouri-Kani, au nord par la côte nord et au sud par la côte sud. En tant que seul site de ce genre au



▲ *Les sources d'eau chaude de Syâh Kosh à l'ouest du port Khamir*

Les dômes de sel constituent des paysages géologiques singuliers. A leur côté, la diversité remarquable des carrières et grottes de sel constitue l'une des attractions touristiques naturelles majeures de cette province.



▲ *Namakdân, la plus grande grotte de sel au monde mesurant 6850 mètres de long, Qeshm*

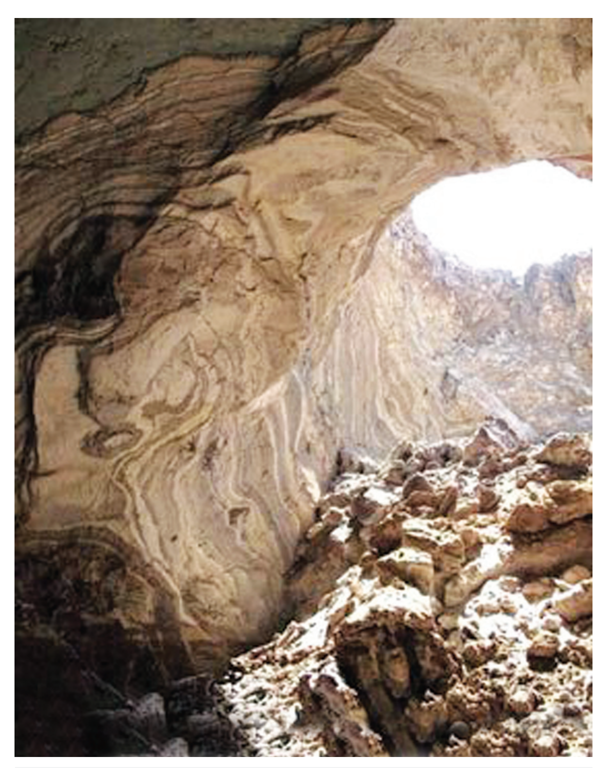




▲ *Oiseaux dans la zone protégée de harrâ*

Moyen Orient, le géoparc de Gheshm a été enregistré comme faisant partie du Réseau mondial des géoparcs (GGN) à Paris le 21 mars 2006.

En outre, les dômes de sel au sud-ouest de l'île constituent l'essentiel du relief de l'ouest de la province. Les dômes de sel se forment lorsque le sel situé en profondeur est poussé vers la surface par le poids des roches qui l'entourent. Le dôme de sel de Syâhu est l'un des plus connus de la région. Il s'étend sur une distance de 3 km au nord-ouest de Syâhu, à Bandar Abbâs, où les grottes de sel sont très profondes. Le dôme de sel de Syâhu contient des réserves importantes de sel utilisées dans l'industrie chimique. Comparé aux autres dômes de la province, il renferme des paysages uniques dont une cascade de sel, ou encore des stalactites de forme variée formant de grandes colonnes de sel. ■



▲ *Grotte de sel de Namakdân, Qeshm*

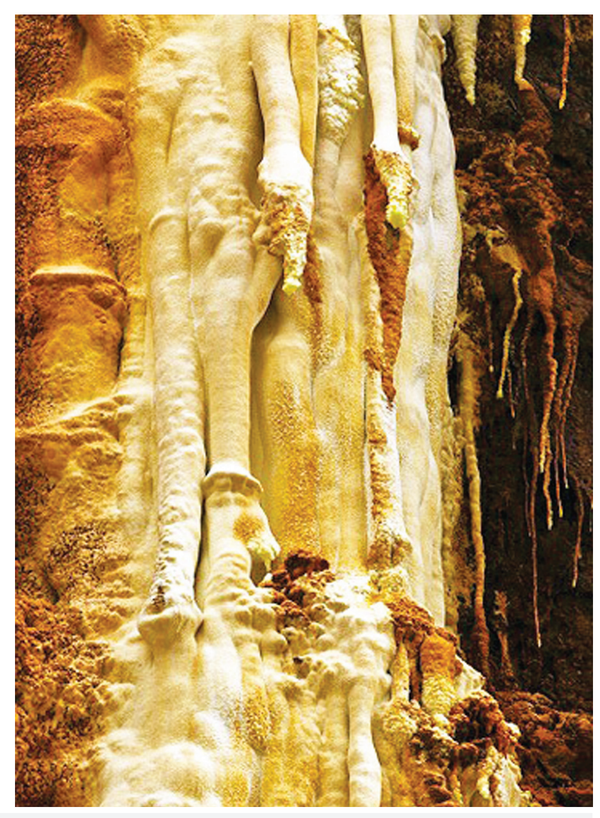


▲ *Terre rouge de l'île d'Ormuz.*



▲ *Grotte de sel de Namakdân, Qeshm*





▲ *La grotte de Syâhu et ses colonnes de sel. Photos: Peymân Kiâni*

1. Outre ses activités dans les domaines philosophique et médical, Avicenne est également considéré comme étant le père de la botanique iranienne.
2. Le Programme sur l'homme et la biosphère (ou Programme MAB) est un projet de l'UNESCO qui a pour objet d'associer, selon une approche unifiée, les préoccupations de protection de la nature et celles de développement des populations et économies locales. Il a été initié en 1968 et créé officiellement en 1971.



L'île de Hormoz, foyer en pleine expansion du Land Art

Sarah Mirdâmâdi

▲ *Œuvre de Ahmad Nâd'aliyân*

La petite île de Hormoz, qui dépend de la province de Hormozgân, est devenue au cours de ces dernières années un foyer important à la fois d'exposition et de production de Land Art (en persan, *honar-e mohiti*). Cette situation unique est notamment due à la présence d'une variété exceptionnelle de terres et de sables en son sein, fait remarquable pour une île de taille aussi modeste: sa superficie ne dépasse pas 42 km^2.

Le plus grand tapis en terre au monde

L'île volcanique de Hormoz est tout d'abord devenue le lieu d'organisation d'une exposition annuelle de Land Art unique en Iran et dans la région. L'événement est organisé par Ahmad Nâd'aliyân, l'une des figures les plus importantes du Land Art en Iran que nous présenterons plus en détail par la suite. Cette exposition a notamment donné lieu à la création du plus grand tapis en terre du monde début 2014, confectionné sur la côte de l'île. Il a été réalisé à partir des terres multicolores et notamment rouges caractéristiques de l'endroit, et par des artistes de Land art. Ce tapis unique en son genre a été baptisé Dâmâhi, et occupe une surface de 1600 m2. Selon les légendes locales de la province transmises oralement de génération en génération, Dâmâhi est le nom d'un énorme poisson (*mâhi* en persan) qui volait au secours des gens du sud de l'Iran lorsqu'ils se trouvaient confrontés à des problèmes. Cette

création artistique est la cinquième du genre. Cette manifestation contribue aussi à la présentation des talents des jeunes artistes de la province et de l'île. En outre, cet événement artistique a permis une augmentation remarquable du nombre de touristes sur l'île.

Le musée et centre artistique de Ahmad Nad'aliyân au sein de l'île de Hormoz

Le musée et centre artistique de Ahmad Nad'aliyân est au cœur de l'activité de production et d'exposition de Land Art sur l'île. Ce lieu était auparavant la demeure de Nâd'aliyân qui a vécu sur l'île plusieurs années, et a depuis été transformé en musée et en atelier. Ali Nâd'aliyân est à la fois un artiste, un critique d'art, un enseignant à l'université, et une figure internationalement reconnue dans le domaine du Land Art. Outre ses activités en tant que peintre, il est également connu en tant que sculpteur sur pierre, graphiste, dessinateur, caricaturiste et photographe. Ses œuvres ont été exposées dans de nombreux pays dont la France, l'Allemagne, l'Italie, les Etats-Unis, le



▲ *Entrée du musée et centre artistique de Ahmad Nad'aliyân, Ile de Hormoz*



▲ *Le plus grand tapis en terre au monde, Ile de Hormoz*



▲ *Ahmad Nâd'aliyân*

Japon… et plusieurs de ses créations, dont des pierres gravées, ont été "dispersées" dans de nombreux pays du monde. Il a également réalisé des œuvres composées de plusieurs médias, dont certaines ne sont visibles que sur internet.

Le musée se situe dans le vieux quartier de Hormoz et ses bâtiments, qui ont fait l'objet d'une importante rénovation jusqu'en 2014, sont en eux-mêmes des œuvres d'art; de nombreux artistes ayant participé à leur décoration. Un nombre important des œuvres de Nad'aliyân y sont exposées. Le lieu est désormais connu au niveau national et international comme un centre important de Land Art, et plusieurs expositions remarquables dans ce domaine y ont été organisées. Outre son rôle de lieu d'exposition, l'ancienne maison de Nad'aliyân est aussi un endroit vivant fréquenté par des artistes qui viennent y trouver de l'inspiration et y réaliser des œuvres uniques de Land Art, durant une résidence plus ou moins longue. Le nombre de places reste cependant peu élevé et a du mal à faire face à la demande croissante d'artistes désirant y habiter pendant quelque temps. Pour remédier à ce problème, certains habitants des alentours offrent désormais leur hospitalité aux artistes de passage.



Des cours de dessin y sont également donnés, notamment à des habitants locaux de l'île et à d'anciens drogués ayant suivi une cure de désintoxication. Ce musée contient également la plus riche collection de broderies d'Iran. Une partie des œuvres de Nâd'aliyân est également à vendre au sein du musée, vente qui permet de subvenir aux dépenses du lieu. Ce dernier continue à fréquenter son ancienne demeure, et revient y vivre quelques semaines durant les mois d'automne et d'hiver pour y réaliser de nouvelles œuvres en solo et en coopération avec les femmes locales habitant Hormoz. Le centre abrite ainsi des ateliers de peinture où travaillent ces habitantes d'Hormoz, exécutant en majorité différents projets de Land Art élaborés par Nâd'aliyân avec les terres multicolores de l'île. Les paysages de l'île et ses terres multicolores, qu'il a soigneusement récoltées dans de petits flacons, restent ainsi pour lui une source unique d'inspiration. Les femmes ont le privilège de recevoir de la part du maître des cours leur apprenant à dessiner avec les différents sables et terres de l'île. Certaines de leurs œuvres sont également à vendre, et une partie des revenus dégagés est consacrée au financement des études des jeunes filles de l'île.

Ce centre, à la renommée croissante et qui attire un nombre croissant d'artistes et de touristes, semble voué à un bel avenir et à assurer une promotion unique du Land Art. La géographie et la taille de l'île d'Hormoz est elle-même pleinement en accord avec la dimension écologique de cet art, en permettant aux artistes de s'y déplacer à pied, à leur rythme, et à trouver facilement des matériaux uniques pour réaliser leurs œuvres. ■











L'île de Kish

Royâ Razzâghi
Université Azad Islamique
branche centrale

▲ *Le rocher Pierre de Diamant, près de l'île de Kish.*

Il existe du côté iranien du golfe Persique une île oviforme d'une superficie d'environ 90 km^2, l'île de Kish. Le mot «kish» signifie étymologiquement carquois et cela parce qu'à une certaine altitude, elle a l'apparence d'une flèche dans son carquois. Certains historiens prétendent que cette île était anciennement connue sous le nom de Kiyan, mot lui-même lié à la dynastie des rois kiânides. L'un des premiers récits de voyage la concernant est celui de l'amiral grec Nearchus, qui aurait visité l'île de Kish au IVe siècle av. J.-C. sur ordre d'Alexandre le Macédonien, et ce, en vue d'explorer le golfe Persique et la mer d'Oman. Xénophon évoque cette île sous le nom de «Mère de Kamtina». D'après lui, après la visite de Nearchus, l'île aurait été dédiée à deux dieux de la mythologie grecque: Venus et Mercure.

Avant l'islam, Kish a successivement été sous la domination des Elamites, des Akkadiens, des Sumériens, des Achéménides, des Séleucides, des Arsacides et finalement des Sassanides. Après la victoire des musulmans et la chute de l'Empire sassanide, Kish, comme le reste de l'Iran, est gouverné par les califats arabo-musulmans omeyyade puis abbasside, avant d'être de nouveau et assez rapidement sous la domination des dynasties iraniennes, avec la victoire de la dynastie iranienne des Saffârides sous le califat abbasside et la prise de contrôle de tout le sud iranien. Parmi ces dynasties, citons notamment les Safavides, Seldjoukides, Afshârides, Qâdjârs et finalement Pahlavis, qui ont régné sur l'île de Kish jusqu'à la Révolution islamique de 1979 et l'établissement d'une république en Iran.

Sous le règne des Achéménides, Kish était le premier producteur mondial de perles et de ce fait,

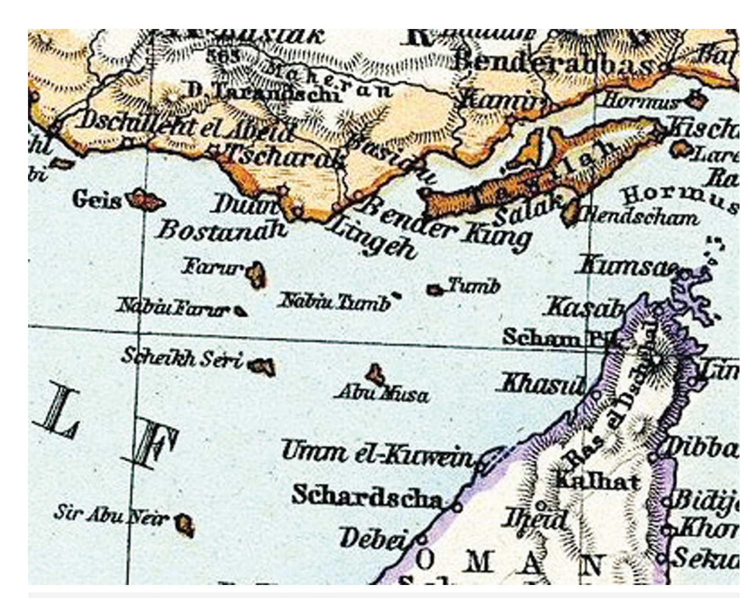
a toujours connu un important négoce. Selon les documents historiques, plusieurs siècles durant, l'île de Kish a eu une importance aussi notable que celle de villes comme Shirâz ou Bagdad, avec un pic durant la période ilkhânide. Les vestiges de la ville de Harireh, sur l'île, témoignent de cette époque faste.

Au XVIe siècle, les Portugais, alors au faîte de leur puissance maritime, entrent dans le golfe Persique grâce à leur flotte militaire et occupent l'île de Kish avec l'intention de monopoliser le commerce de l'océan Indien. Mais les Safavides réussissent à les expulser.

Jusqu'en 643, l'île de Kish ainsi que les autres îles du golfe Persique étaient Perses de culture et de langue. Cependant, elles étaient déjà convoitées par les Arabes qui devaient emprunter ce chemin en vue d'attaquer les régions du sud de l'Iran, notamment le Kermân ou le Fârs. Finalement, avec la victoire des Arabes musulmans, l'île de Kish tombe sous le gouvernorat de la tribu arabe d'Abdollâh Qeys. C'est la raison pour laquelle certains historiens ont avancé l'idée que l'étymologie du nom de cette île viendrait de «Qeys», transformée plus tard en Kish, bien que cette hypothèse étymologique soit majoritairement rejetée.

Durant l'invasion arabo-musulmane au VIIe siècle et jusqu'à la reprise de l'île par les Saffârides, Kish connait des moments difficiles sous la gouvernance des émissaires des califes. Les dynasties safavide, afshâride et zand sont également des périodes de libération pour cette île tombée entre les mains de tel ou tel envahisseur.

Sous le règne de Shâh Abbâs, les Portugais sont expulsés du golfe Persique



▲ *Carte du Hormozgân datant de 1891, d'Adolph Stiller. Kish est à droite, près du détroit d'Ormuz.*



▲ *Statue du général Emâm Gholi Khân à Gheshm*

par le général Emâm Gholi Khân, chargé par le roi safavide de cette mission difficile. Après le départ des Portugais, le golfe Persique connaît une certaine sérénité jusqu'à la période zand qui voit

Selon les documents historiques, plusieurs siècles durant, l'île de Kish a eu une importance aussi notable que celle de villes comme Shirâz ou Bagdad, avec un pic durant la période ilkhânide. Les vestiges de la ville de Harireh, sur l'île, témoignent de cette époque faste.

les Britanniques, jusqu'alors partenaires économiques et marchands, dévoiler un certain appétit de conquête et ancrer des navires dans le golfe Persique. C'est le début d'une ère d'influence britannique très importante dans la région. Ces derniers, s'alliant aux Portugais encore présents, soumettent à leur tutelle Bahreïn, toujours officiellement iranienne et s'emparent militairement de Kish qu'ils vendent 25 000 tomans à un certain Mohammad Rezâ Bastegui. L'île est reprise par les Iraniens; néanmoins, de tels actes ne sont que les débuts des ignominies marquant la présence britannique dans la région.

Au début du XXe siècle de nouveau, l'île est sous occupation étrangère et il faudra attendre le règne de Mohammad Rezâ Pahlavi, vassal des puissances occidentales, pour que l'occupation militaire, sans intérêt désormais, soit terminée.

Géographie, coutumes et démographie de l'île

Kish est une île corallienne avec une population estimée à 20 922 personnes. 92% sont alphabétisées et 98% travaillent. Kish est aujourd'hui une île touristique



▲ *La ville souterraine des* kâriz *à Kish.*

28

et zone de libre échange commercial. Les habitants locaux habitent majoritairement le quartier de Saffin. Ce quartier ayant préservé son tissu traditionnel, il attire beaucoup les visiteurs. Les locaux sont également attachés à leurs traditions, intéressantes à observer pour les voyageurs. Les habitants de Kish sont musulmans chiites et les fêtes les plus célébrées sont celles de Norouz, de Ghadir et de Ghorbân. Avec l'essor rapide et global du tourisme dans la région, les locaux ont majoritairement déserté leurs métiers traditionnels (pêche et agriculture) et travaillent désormais dans les secteurs tertiaires.



▲ *Entrée du bazar ancien de Saffine*

Parmi les endroits à visiter sur cette île, nous pouvons citer le bazar ancien de Saffine, qui tient orgueilleusement sa place aux côtés des innombrables centres commerciaux modernes et dont l'architecture est similaire à celle des bazars du centre iranien. Le pipal est un arbre commun de l'île et de toute la province de Hormozgân. Le plus vieil arbre de l'île est d'ailleurs un pipal ou figuier des pagodes nommé Lour, planté, dit-on, par les Portugais au XVIe siècle. Le pipal est aussi un arbre à vœux et les habitants accrochent des vœux à ses branches et racines aériennes. Lour est également nommé «Arbre vert» et attire les visiteurs.



▲ *Panorama de la ville antique de Harireh à Kish.*



▲ *Le pipal est un arbre commun de l'île et de toute la province de Hormozgân*

Avec l'essor rapide et global du tourisme dans la région, les locaux ont majoritairement déserté leurs métiers traditionnels (pêche et agriculture) et travaillent désormais dans les secteurs tertiaires.

Les attraits touristiques de Kish

Parmi les monuments historiques de Kish, citons les vestiges de l'antique ville de Harireh. Certaines parties de la ville, entre autres les hammams, les aqueducs et la grande mosquée ont été rénovées ou reconstruites pour les plus abîmées. Le canal ou Kâriz de la ville antique est sans doute la partie la plus intéressante à visiter, puisqu'il s'agit littéralement d'une ville sous la ville, les canaux ne servant pas uniquement à retenir et à déplacer l'eau potable, mais comprennent aussi des stations souterraines pour le repos des habitants durant les heures chaudes, des chambres, des salles, des décorations murales, des arches travaillées, etc. De plus, les innombrables ustensiles antiques et même pré-antiques utilisés par les habitants de l'île depuis des millénaires ont été conservés.

A part les monuments historiques, les parcs publics, les plages et les récifs coralliens, le zoo, le Parc des Oiseaux,



▲ *Plage surélevée Maryam, île de Kish, province du Hormozgân.*



▲ *Parc des Oiseaux, Kish.*

le Delphinarium et l'ancien navire grec reconverti en restaurant flottant sont autant d'autres exemples des agréments touristiques du lieu. On peut également pratiquer la plongée, le ski nautique et autres sports aquatiques dans l'île.

Deux grandes universités iraniennes, l'Université de Téhéran et Sharif, localisées à Téhéran, acceptent également des étudiants nationaux et internationaux en divers cursus universitaires en collaboration avec des universités australiennes et malaises. ■



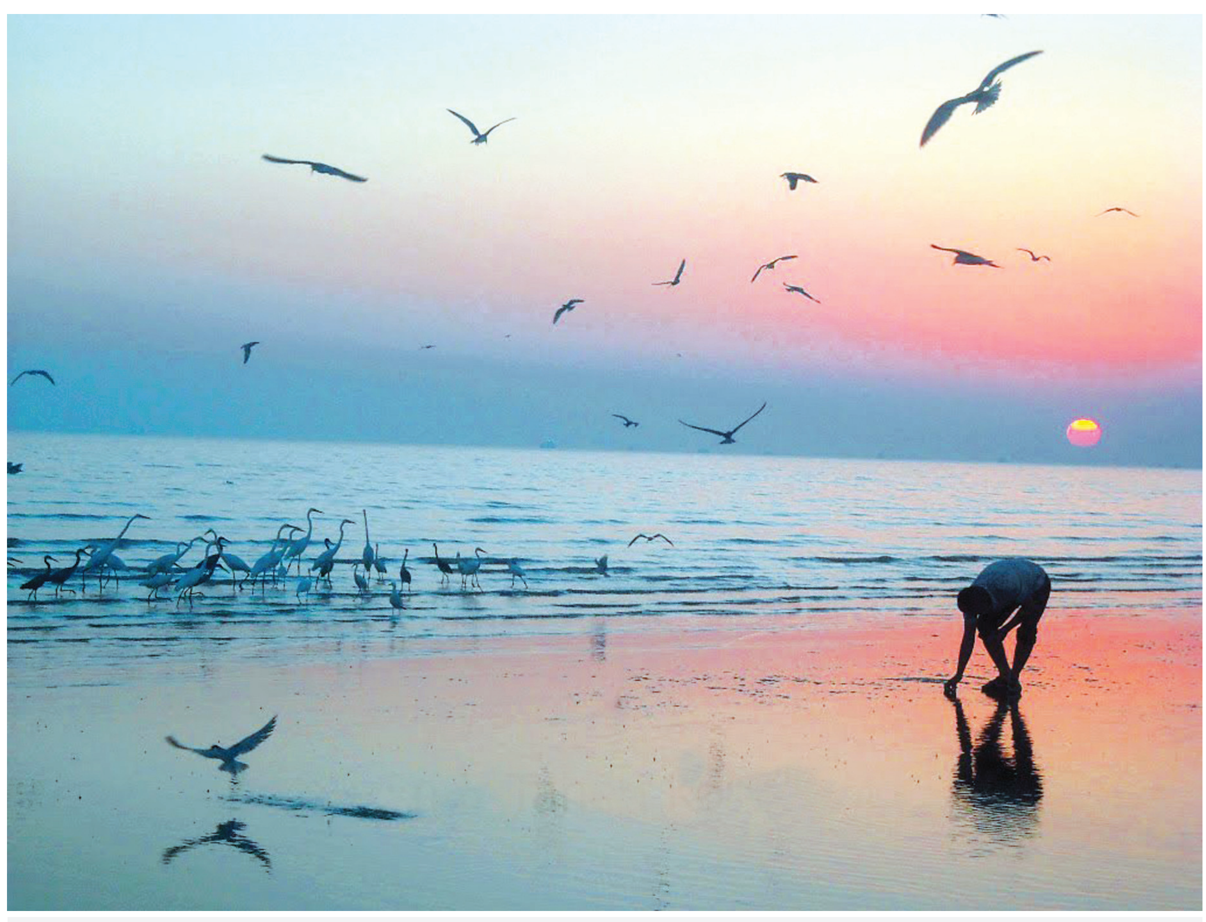
▲ *Le Delphinarium de Kish.*

Bibliographie:

- Fa.m.wikipedia.org
-Www.jazirehkish.com
- Kish.irib.ir
- Topnop.ir

La Mars du Sud
(Récit de voyage à Gheshm)

Sepehr Yahyavi



▲ *Coucher du soleil sur le Golfe persique, Bandar Abbâs*

J'envisageais de voyager dans le sud de l'Iran depuis longtemps. Je n'avais jamais été sur la côte du golfe Persique ou de la mer d'Oman. Je rêvais de le faire, jusqu'à décembre dernier où j'ai pu profiter de quelques jours de vacances pour m'y rendre.

Pour un employé, terme d'ailleurs devenu un petit peu péjoratif en persan, ce sont les vacances qui comptent avant tout, les vacances avant toute chose! Le terme de vacances étant dérivé de la racine latine *vacum*, il appartient à la même famille que le mot *vide*. Il s'agit alors d'un vide qu'on devrait remplir, d'une perte que l'on va recouvrir. Quelle meilleure façon de faire cela que d'essayer de se replier sur soi au travers de la lecture et/ou de l'écriture, ou bien de tenter de répondre à la tentation toujours présente de fuir, de voyager. Le voyage se présente ainsi comme l'autre face de la très chère monnaie de la solitude.

Bien que pour un solitaire, voyager seul soit une habitude, voire une joie inépuisable, et que les Européens, surtout les Français, soient accoutumés à agir de la sorte, pour les Iraniens, même ceux qui

sont amateurs de voyages, il semble de nos jours encore assez curieux de partir en voyage en solo. De fait, la famille et les amis ne cessent de nous accompagner, de nous raccompagner, partout et toujours.

Quant au moyen de prendre la route et de partir, j'ai personnellement toujours préféré le train. Le réseau ferroviaire iranien ne couvre malheureusement pas encore tout le vaste territoire du pays, mais de nombreuses villes et régions sont desservies par les voies ferrées. J'ai réalisé la plupart de mes voyages en compagnie de la famille ou en duo avec mon père, en voiture ou en prenant le train, et mes voyages solitaires en bus. Cette fois-ci, décidé à partir pour Bandar Abbâs et par là, à rejoindre l'île de Gheshm, j'ai opté pour le train, mon moyen de transport de prédilection.

Non seulement le train nous permet d'observer le cours du temps, le *train* de la route et le *terrain* de la nature, mais en rassemblant quatre ou six personnes dans un même compartiment, du moins dans le cas des trains classiques, il établit un contact temporaire avec quelques compagnons de route. C'est pourquoi je le trouve plus *humain* que d'autres moyens de transport.

En outre, le train s'avère être un moyen plus pratique que d'autres pour les destinations lointaines, car on peut passer la nuit couché sur un pseudo-lit, d'ailleurs souvent peu confortable, mais *c'est mieux que rien*, comme on dit en persan. Le proverbe persan dit ainsi: *kâtchi beh(tar) az hitchi*, ce qui signifie le *kâtchi* (type de *halvâ*, lui-même sorte de préparation sucrée à la farine de blé, qui signifie littéralement *sucrerie* en arabe), est mieux que rien» - équivalent approximatif de *faute de mieux*.

A l'aller, j'ai eu trois compagnons de route. Le troisième était séminariste, un jeune garçon portant une barbe clairsemée et qui était occupé à lire la revue *Hamshahri Dâstân*, mensuel littéraire appartenant au groupe de presse *Hamshahri* (littéralement *concitoyen*, lui-même rattaché à la Mairie de Téhéran), qui paraît depuis quelques années et est assez suivi par un jeune public étudiant et/ou érudit, ainsi que par une partie des écrivains et des amateurs de récit. En somme, c'est une revue plus populaire qu'intellectuelle.

Le premier et le plus remarquable pour moi était cependant un homme âgé d'une trentaine d'années qui faisait autrefois partie du corps des forces navales



▲ *Mont Nassiri, montagne de Geno, Bandar Abbâs, province de Hormozgân*



▲ *Marché aux poissons, Bandar Abbâs*

iraniennes mais qui, s'étant marié depuis quelques années et ne pouvant supporter sans ennui les longues périodes de séparation d'avec sa femme, avait renoncé à sa carrière quasi-militaire pour ouvrir un magasin dans le bazar de Bandar Abbâs et vivre une vie de petit commerçant. Je dis quasi-militaire car il était ingénieur, du moins je l'imagine, et non pas un homme d'armée. Bref, il avait demandé et obtenu sa retraite anticipée pour donner à sa vie un tout autre cours.



▲ *Barque de pêche, Bandar Abbâs*

(J'ai toujours considéré les gens qui changent soudainement de métier comme courageux et je les respecte profondément, même s'ils quittent un métier auquel ils étaient destinés. Le monde des artistes et des écrivains regorge d'exemples de ce type. Rimski-Korsakov est le premier qui me vient à l'esprit, peut-être parce qu'il était militaire et devint musicien - plus précisément, un marin qui devint compositeur.

En Iran aussi, nous avons de nombreux exemples de telles reconversions, parfois même peu réussies, mais qui procurent de la satisfaction au moins aux personnes qui les effectuent. J'ai même considéré avec envie ceux qui changent de métier et optent pour une autre profession. Cependant et peut-être pour cette raison, j'ai peur de ne pas faire partie de cette liste à l'avenir. Mais qui sait?)

Je suis vite devenu familier avec lui et nous avons bien parlé, à la différence du troisième qui était peut-être du même âge que moi, et qui était trop bavard pour qu'un taciturne comme moi puisse se réjouir de sa présence imposante. Il venait de Bandar Abbâs et possédait une personnalité ambitieuse et un peu hypocrite, avec un esprit énergique. Pour tout dire en un mot, il n'était pas *du même groupe sanguin que moi*, selon une expression persane moderne.

(Les bavards, et surtout les *bavards*, sont des gens qu'il faut essayer de comprendre, d'entendre et de tolérer, sinon d'excuser. Ils n'ont apparemment aucun autre recours que celui de s'exprimer par la parole, à dire par le *vent*, car *les mots*, dit-on, *sont des souffles de vent* (ou d'air). La parole passe pourtant, et la pensée reste. La parole part, elle est toujours en *train* de partir. Il n'est cependant pas facile de saisir la pensée et de la mettre en mots.

Pour cette raison, le nombre des bons

penseurs et auteurs, qui constituent souvent un corps unique, est normalement inférieur au nombre des bons parleurs, les *pies*. Dans la culture classique (celle des sociétés de l'antiquité gréco-romaine), les deux facultés de bien parler et de bien écrire allaient souvent de pair, les deux appartenant au domaine fort privilégié de la rhétorique. Qui pourrait imaginer un Cicéron sans l'une de ses aptitudes?)

Ce bavard qui était mon compagnon de route, heureusement provisoire, admirait et, disait-il même, enviait, le fait que je voyageais seul. Lorsqu'on est allé se coucher, il a continué à nous importuner, en parlant à son amie qui lui envoyait des messages.

Nous sommes arrivés à Bandar Abbâs vers six heures du matin. A proximité se trouvent de très belles montagnes, plutôt des collines bigarrées qui, semble-t-il, contiennent des composés minéraux. La femme de mon ami taciturne (l'ancien marin) était venue en voiture à la gare chercher son mari bien aimé qui, m'avait-il dit la veille, avait quitté la marine pour la rejoindre et vivre auprès d'elle. Il m'a proposé de me déposer près de la jetée, sachant que je voulais partir immédiatement pour l'île de Gheshm.

Et me voilà marchant le long de l'avenue bordant la côte, cherchant un endroit où prendre un petit-déjeuner avant de me rendre sur la jetée. Mais c'était un jour férié. En vérité, j'avais voyagé durant la période des deuils du mois de Moharram croyant que, comme il s'agissait d'une région majoritairement sunnite, les magasins et restaurants seraient ouverts. De l'autre côté de la jetée se trouve un marché dont les plafonds en arcades m'ont un peu rappelés ceux de la rue de Rivoli.

Je me suis dirigé alors vers la jetée pour apprendre qu'en raison d'une mer forte, les bateaux ne partaient pas pour le moment. On attendit quelque temps, en vain, et je décidai donc de revenir au square où se trouve le marché des vendeurs de poissons, là où se trouve aussi un beau parc. Assis sur un banc, mangeant des amuse-gueules à titre de petit-déjeuner, j'entends la voix d'une femme d'âge moyen qui me demande de l'aide. J'accours vers une maison vétuste devant laquelle on a garé une voiture. A l'arrière de cette automobile, une vieille femme au visage crispé est couchée. De quoi souffre-elle?

Je me suis dirigé alors vers la jetée pour apprendre qu'en raison d'une mer forte, les bateaux ne partaient pas pour le moment. On attendit quelque temps, en vain, et je décidai donc de revenir au square où se trouve le marché des vendeurs de poissons, là où se trouve aussi un beau parc.

A ma grande surprise et désolation, je découvre qu'on a amputé la pauvre femme des deux jambes à la suite du diabète dont elle est atteinte. Déjà stupéfié



▲ Ghelyeh mâhi, *repas traditionnel du sud*



▲ *Les alentours du village de Berkeh Khalaf, île de Gheshm*

par cette étrange scène matinale dans une ville dont je n'ai encore qu'une idée minime, je constate qu'un autre homme a accouru lui aussi, afin de porter la vieillarde souffrante en prenant la couverture sur laquelle elle est allongée. Nous emmenons la malade incapable de parler à l'intérieur de la maison, dans une salle très sobre, éclairée par la lumière du matin. Nous faisons alors la rencontre de son mari, un vieil homme atteint de la maladie d'Alzheimer. Ah! Comme nous connaissons peu, nous autres citoyens de la classe moyenne urbaine (et surtout nous, habitants de la capitale), les grands héros de l'épopée du peuple de la province, souffrant à jamais, les foules en misère. Cet évènement marque un début choquant pour mon voyage, et continue de me hanter jusqu'à la fin de ma pérégrination méridionale.

Après avoir erré quelques heures dans la ville et regardé le temple des Sikhs à travers les barreaux (il était fermé pour cause de deuil), je cherche un restaurant pour déjeuner. J'en trouve un, qui avait inclus dans ses repas le *ghelyeh mâhi*, repas traditionnel du sud au goût aigre et à base de poisson. Délicieux, comme je m'y attendais.

Dans l'après-midi, je me rends de nouveau sur la jetée et me réjouis de savoir que la mer s'est calmée. Billet à la main et sac sur l'épaule, j'embarque sur ce que l'on nomme un *bus marin*. Autrefois, il y avait des *lendjs*, disons des *barcasses*, destinées à parcourir ce trajet, mais on les a remplacées par ces types de bateaux ressemblant aux bateaux-mouches parisiens.

Le court voyage maritime ne dure qu'une demi-heure. L'équipage ne nous permettant pas de rester debout sur le pont, la plus grande partie du trajet est passée, à défaut de mieux, à l'intérieur du bateau. On nous laisse cependant sortir quelques minutes avant l'arrivée, quand le phare et la jetée de l'île apparaissent

au lointain. On y arrive avant le coucher du soleil.

En sortant du port, je prends un taxi pour me rendre au village de *Berkeh Khalaf*[1], où je suis censé m'installer pour la nuit, dans un logement (pas tout à fait une auberge, vu le caractère rural de l'endroit) géré par une dame et sa famille et créé dans un but caritatif. Y travaillent des femmes chefs de famille et leurs enfants, qui gagnent leur vie en réalisant des objets d'artisanat locaux.

Avant d'arriver à cette "auberge", je demande au chauffeur de me conduire à l'une des attractions éco-touristiques de Gheshm, le célèbre et merveilleux lieu-dit *Darreh-ye setâregân* (littéralement *vallée des étoiles*) situé près de la principale périphérie littorale qui mène vers le village.

(Si vous voulez avoir une idée de ce à quoi pourrait ressembler Mars, venez visiter cette île magnifique. Je suis presque sûr que parmi les endroits que j'ai déjà visités ou vus sur écran, Gheshm est celui qui ressemble le plus à Mars.)

Au logement-auberge, je fais la connaissance de la responsable. Y est également logé un groupe de jeunes touristes iraniens, tous venus dans le cadre d'un voyage en groupe organisé par une agence de voyages.

La logeuse (l'aubergiste n'est pas un terme très exact ni tout à fait respectueux) m'invite à dîner avec les autres, qui me reçoivent chaleureusement. Avant ou après le dîner, je sors marcher dans les environs. Je me rends alors compte que le logement est au pied d'une colline, et j'ai la douce surprise de voir des renards fureter librement dans les alentours.

Oui, c'est vrai! Je ressemble à un *rover* découvrant le champ de Mars, prenant plaisir à découvrir toute nouveauté naturelle, toute curiosité culturelle. C'est ça tout le charme du voyage, toute sa grâce inestimable. Je vois les enfants défavorisés de ce village au cœur de l'île, et je pense aux enfants de la classe moyenne et surtout de la classe aisée de la capitale. Qu'ils sont aimables, beaucoup plus que nous ne l'étions, nous autres enfants d'autrefois!

La nuit, je dors dans une petite chambre qui sert de grenier. J'ai des choses à lire avant de dormir, comme toujours – j'ai l'habitude des livres de chevet depuis



▲ *Bus maritime*



▲ Darreh-ye setâregân *(La Vallée des étoiles), près du village de Darreh Khalaf, île de Gheshm*


▲ Darreh-ye setâregân *(La Vallée des étoiles), île de Gheshm*

Si vous voulez avoir une idée de ce à quoi pourrait ressembler Mars, venez visiter cette île magnifique. Je suis presque sûr que parmi les endroits que j'ai déjà visités ou vus sur écran, Gheshm est celui qui ressemble le plus à Mars.


▲ *La mangrove* harrâ

mon jeune âge. Pour être franc, je souhaite mourir en lisant, ou plutôt lire en mourant. C'est mon seul souhait de mort, que personne ne peut empêcher d'aucune façon. Cela n'est pas négociable! La mort, ce choix inéluctable de tout être vivant!

Comme la chambre où je dors sert de grenier alimentaire, le guide touristique me réveille le matin en voulant y prendre des fruits. Il ignore en fait que je dors là! De toute façon, je dois me réveiller tôt car je n'ai qu'un seul jour pour visiter cette belle île. Je me suis arrangé hier avec le chauffeur pour qu'il vienne me chercher pour la suite des visites.

Cela va coûter cher, mais je n'ai pas d'autre solution, puisqu'il est absolument impossible de faire le tour de cette île plutôt imposante à pied en si peu de temps. Avant de partir, je prends le petit-déjeuner en compagnie du groupe de voyageurs, auquel s'est joint un touriste américain. Après avoir échangé quelques mots avec lui, je règle les frais de mon

séjour et les repas que j'ai pris, et je dis au-revoir à l'affable logeuse, en la remerciant vivement de l'accueil et de l'hospitalité qu'elle m'a accordés.

Le chauffeur m'est d'une grande aide en tant que guide, m'emmenant à chaque endroit que je souhaite visiter: la mangrove de *Harrâ* (faisant frontière entre le golfe Persique et la mer d'Oman), le corridor naturel merveilleux de *Tchâhkouh* (un passage rocheux étroit créé par le rapprochement extrême de deux montagnes), et d'autres attractions touristiques. J'embarque également sur un petit bateau qui m'emmène au large, là où se trouvent des dauphins.

Ce tour dure jusqu'à midi. Je paye alors mon guide-chauffeur après avoir négocié quelque peu la somme (nous ne nous étions pas accordés sur le prix au départ). Je vais finalement visiter le fort portugais situé à proximité de la jetée où je dois embarquer pour revenir à Bandar Abbâs.

J'arrive au Port Abbâs alors que le soleil se couche à l'horizon occidental. Après avoir cherché pendant deux bonnes heures un hôtel bon marché, je trouve enfin une chambre à prix abordable dans un hôtel trois étoiles, où je me repose en prévision du retour du lendemain à Téhéran.

Le chauffeur m'est d'une grande aide en tant que guide, m'emmenant à chaque endroit que je souhaite visiter: la mangrove de *Harrâ* (faisant frontière entre le golfe Persique et la mer d'Oman), le corridor naturel merveilleux de *Tchâhkouh* (un passage rocheux étroit créé par le rapprochement extrême de deux montagnes), et d'autres attractions touristiques.

Le retour n'a comporté, comme la plupart du temps, aucun moment remarquable, si l'on exclut les récits enflammés que nous a racontés un homme assez âgé autrefois prisonnier de guerre en Irak sous Saddam Hussein, et actuellement chauffeur de transit. Sa mère venait de décéder, et il partait à Téhéran pour organiser ses funérailles. ■



▲ *Gorge de Tchâhkouh à Shahâb, à 70 km de la ville de Gheshm. Cette gorge, profonde d'une centaine de mètres, exhibe avec superbe l'érosion naturelle de ses roches sédimentaires.*

1. L'île, la plus grande du golfe Persique, abrite une soixantaine de villes et de villages, ainsi qu'une bonne vingtaine de sites touristiques et de merveilles naturelles.

Hâdji Abâd

Khadidjeh Nâderi Beni

La ville de Hâdji Abâd se situe à 160 km au nord de Bandar Abbâs, chef-lieu de la province de Hormozgân. Elle est située à un carrefour où se croisent plusieurs routes du sud du pays dont Kermân-Fârs et Bandar Abbâs-Sirdjân et de ce fait, jouit d'une importance géographique particulière. Elle est également une étape de l'autoroute nord-sud, reliant notamment la capitale au golfe Persique et joue un grand rôle dans le transport routier du pays. Hâdji Abâd s'étend à l'extrémité sud de la chaîne montagneuse du Zagros. La ville connaît un climat moins chaud et on peut donc conclure qu'elle est la région la plus froide de la province. Hâdji Abâd, dont le nombre d'habitants ne dépasse pas 70 000, se situe à une altitude de 35 m au-dessus du niveau de la mer. Etant donné sa situation et son climat, la ville est considérée comme un pôle agricultural dont les particularités géographique et économique lui ont permis d'occuper une place à part parmi les villes du Hormozgân. Hâdji Abâd avoisine Dârâb[1] et représente donc une partie du patrimoine culturel et historique de l'ancienne Dârâbguerd. Cette région se situe également au sein d'une plaine entourée par de hautes montagnes de la chaîne du Zagros dont Fâreghân, Koushâh, Kâferi et Hamâg où poussent diverses sortes de plantes médicales.



▲ *Palmiers, village de Tazardj*

Cette ville est divisée en trois districts Ahmadi, Fâreghân et Markazi (central), eux-mêmes subdivisés en plusieurs villages dotés pour la plupart d'un fort potentiel touristique. Par conséquent, on peut avec optimisme imaginer le futur développement touristique de ces villages qui aboutira à la création d'emplois, entraînant une certaine croissance économique et une réduction de la pauvreté.

La côte est de Hâdji Abâd, qui comprend le district de Fâreghân, est propice à l'agriculture, notamment du fait de son sol fertile et de ses ressources en eau. Ainsi, l'essentiel de l'activité des habitants se concentre sur l'arboriculture, notamment la production de dattes et d'agrumes, qui sont les principaux produits agricoles de la région. La partie ouest de Hâdji Abâd, moins peuplée, est formée principalement de plaines salées et arides.

Parmi les curiosités géographiques de cette région, on peut citer les sources d'eau chaude de Dehsheikh et de Ma'dounieh, les sources d'eaux minérales de Tazardj, de Bekhân et de Meymand, la cascade de Tazardj, ainsi qu'un bon nombre d'étangs et de marais, de grands dattiers, de vastes jardins d'agrumes, etc. En outre, les nombreuses rivières qui parsèment la région justifient l'existence d'un grand nombre de moulins à eau, datant de diverses époques et aujourd'hui souvent abandonnés. La cascade de Tazardj est une chute d'eau haute de près de 50 mètres qui se jette au milieu des dattiers du village de Tazardj; elle se situe à 25 km au sud-ouest de Hâdji Abâd.

Le potentiel touristique de Hâdji Abâd ne se limite pas à sa nature exceptionnelle, elle jouit également d'une histoire millénaire et de ce fait, abrite de nombreux monuments historiques et religieux; étant

40

donné l'ensemble des attraits touristiques de la région, Hâdji Abâd est, selon les données statistiques, l'une des villes les plus visitées du Hormozgân.

A l'époque sassanide, Hâdji Abâd, à titre de district de Dârâbguerd, est envahi par les troupes musulmanes. Selon les données historiques, suite à la défaite de l'armée sassanide en l'an 640, les forces restantes de Yazdgerd III (le dernier roi sassanide) et les forces locales du sud se regroupent et lancent une contre-attaque contre les musulmans qui veulent conquérir Dârâb et ses alentours, mais elles subissent de lourdes défaites et la ville est occupée. Il faut souligner que l'appellation de Hâdji Abâd remonte à la période islamique. Parmi d'autres attraits historiques et religieux de ce territoire, citons également la vieille forteresse de Hâdji Abâd et les Imâmzâdehs Mohammad et Nezâmeddin.

Le Vieux Fort de Hâdji Abâd (Ghal'ey-e ghadimi-e Hâji Abâd) est l'un des monuments les plus anciens du sud du pays. C'est un monument historique datant de l'époque ilkhanide, édifié sur un large rocher au sud-ouest de la ville. Large de 80 mètres, il se dresse à une hauteur moyenne de 27 mètres. Ce fort, construit pour défendre la ville, a été utilisé comme pavillon de chasse et de repos pendant la période safavide. Selon les sources historiques, le fort était autrefois dénommé Fort de Saffeyn (mot arabe signifiant deux épais), mais il a perdu cette nomination au fil des siècles. Selon les documents historiques, cette forteresse fut complètement détruite lors de l'invasion des troupes de Tamerlan au sud de l'Iran au XIVe siècle et reconstruite ensuite par les gouverneurs de Dârâb. Il est à regretter qu'à l'heure actuelle, l'état de ce vieux fort se dégrade rapidement. Des mesures de conservation de l'ensemble sont donc à prendre d'urgence.

Hâdji Abâd comprend d'autres forteresses historiques, dont les forteresses de Fâreghân et de Nessâ en sont les exemples. Outre les forteresses, les moulins d'eau, les réservoirs d'eau, les caravansérails et les mosquées historiques sont au nombre du patrimoine historique/culturel de la région.

Il existe d'importantes différences culturelles entre les habitants du sud et du nord de la ville de Hâdji Abâd: la partie nord est considérablement influencée par la culture de sa voisine Kermân tandis que le dialecte, les vêtements et l'artisanat du sud de la ville se rattachent davantage à la culture du Hormozgân. La tapisserie, en particulier la réalisation de petites pièces, est l'artisanat principal des habitants de Hâdji Abâd, nomades sédentarisés Afshâri et Ayini, qui réalisent notamment des *ghâlitcheh* (petit tapis), *tchanteh* (sorte de sac à main), et *rouyeh* (des toiles de matelas, de coussin, etc.). ■



▲ *Cascade de Tazardj*

1. La ville de Dârâb, autrefois appelée Dârâbguerd, se situe à 270 km au sud-est de Shirâz. La ville, dont l'histoire remonte à l'ère achéménide, était autrefois l'une des capitales de la dynastie sassanide, les autres étant Estakhr et Ctésiphon.

Bibliographie:

- Bakhtiâri, Saïd, *Atlas-e guitâshenâsi-e ostân-hâye Irân* (Atlas de géographie des provinces d'Iran), Mo'assesseh-ye joghrâfiâyi va kârtogerâfi (Institut de géographie et de cartographie), Téhéran, 1383/2004.

Nezâmi Ganjavi et les *Sept Pavillons* (*Haft Peykar*) Sous le regard du peintre Zende

Mireille Ferreira

Le monde coloré des Sept pavillons du poète persan Nezâmi Ganjavi n'a pas cessé d'inspirer, au cours des siècles, les artistes-peintres des contrées sous influence de la Perse, comme par exemple l'Afghanistan, l'Inde et le Caucase.

Cependant, Zende - dont nous avions publié le portrait, dans le n° 62 de *La Revue de Téhéran* en janvier 2011, sous le titre «Zende, trait d'union entre tradition persane et art contemporain» - est le premier artiste contemporain à entrer dans le monde imaginaire de Nezâmi avec, de plus, une technique non traditionnelle, réussissant à marier le style «Saqqâ Khâneh» (à l'origine des courants artistiques actuels en Iran) avec le «Pop Art». Nous reproduisons ci-dessous la présentation par Francine, épouse de Zende, de l'œuvre de Nezâmi Ganjavi et de l'illustration en sept tableaux de ces «Haft Peykar», réalisée par Zende. Ces tableaux, offerts par l'artiste au Musée d'Art Contemporain de Téhéran, seront exposés dans les salles de ce musée dès cet été.

Nezâmi Ganjavi

Né en 1141 à Ganjeh, en Iran, Nezâmi Ganjavi est l'un des plus grands poètes du roman épique de la littérature persane. Son style et son érudition dans ce domaine restent, pour beaucoup de poètes, une source d'inspiration.

Son héritage le plus important est *Khamseh* (Quintet), un ensemble de cinq livres de poèmes épiques majestueux et fascinants, constitué de 30 000 distiques, dont les «Sept pavillons d'amour».

L'histoire des sept princesses est l'un de ses plus célèbres poèmes. Contrairement à l'histoire de «Khosrow et Shirine», il ne s'agit pas d'une tragédie mais de l'exploration des plaisirs de l'amour, hypnotisant, enchanteur et captivant. Très moral, il est aussi l'un des poèmes les plus intensément sensuels et en même temps mystiques de la littérature persane. Nezâmi, poète énigmatique, ne trace pas une ligne nette entre le sensualisme et le mysticisme, mais utilise très souvent l'un pour illustrer l'autre.

Dans son roman épique *Les sept Pavillons* (*Haft Paykar*), les sept récits des sept princesses peuvent être interprétés comme les sept stations de la vie, ou les sept aspects du destin, ou encore les sept étapes de la voie mystique.

La légende

Influencé par le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi, qu'il admirait avec ferveur, Nezâmi a choisi pour héros une figure historique, le roi Sassanide Varahran, plus connu sous son nom légendaire de «Bahrâm Gur» (qui signifie zèbre ou chasseur de zèbre).

Fils du roi de Perse Yazdgerd, Bahrâm a passé son enfance et son adolescence à la cour du Yémen dans un palais spécialement construit pour lui. Il y apprit les mathématiques et l'astronomie, l'équitation et le polo, et l'art de la guerre; il excellait dans tout ce qu'il faisait, mais sa préférence allait à la chasse.

Un jour, en chassant, il vit un lion attaquer un zèbre. Le jeune prince tendit son arc et, d'un tir précis, lança une flèche. La flèche traversa le lion et transperça

le zèbre, clouant les deux animaux au sol. Quand ses compagnons virent ce qu'il avait fait, ils le nommèrent avec admiration Bahrâm Gur, c'est-à-dire zèbre.

Le palais de Bahrâm était étrange car il avait été construit par un magicien. Ainsi, il y avait une porte qui était toujours fermée. Un jour, par hasard, le prince découvrit cette porte et demanda à son chambellan de l'ouvrir. Le serviteur ouvrit la porte et conduisit le prince vers le seuil. La pièce renfermait un trésor d'un éclat magnifique. Sur les murs, sept portraits de sept princesses venant de sept contrées du monde étaient accrochés. Sombre ou belle, mince ou pleine, sobre ou souriante, leur beauté était si parfaite que le cœur du prince se trouva épris de chacune d'elles. Puis, il eut la surprise de trouver son propre portrait sous lequel une inscription prédisait qu'il se marierait avec les sept princesses lorsqu'il accéderait au trône. Il fut rempli de joie et, par la suite, vint très souvent se recueillir devant les portraits.

Entre-temps, le récit de ses prouesses avait atteint la cour de Perse. Le roi Yazdgerd, à présent faible et âgé, craignait que si Bahrâm devenait roi, il ne favorise les Arabes plutôt que les Perses, c'est pourquoi il ne le choisit pas pour être son héritier. Bahrâm n'était pas le seul prétendant au trône, son frère était son rival.

A la mort du roi Yazdgerd, Bahrâm rentra en Iran. Une épreuve fut organisée pour déterminer lequel des deux frères serait le roi. La couronne de Perse fut placée entre deux lions, celui des deux frères capable d'arracher la couronne de leurs griffes deviendrait le roi. Bahrâm s'avança bravement entre les deux lions et, à mains nues, les tua, se saisit de la couronne et la plaça sur sa tête. Ainsi commença le règne de Bahrâm Gur.

La joie éclata dans toute la Perse et Bahrâm promit justice et équité. Ainsi, le royaume continua de prospérer comme sous le règne de Yazdgerd. Pourtant, le roi pensait souvent à sa jeunesse, à la porte fermée et à la magnifique pièce cachée derrière elle. Il se souvenait des sept portraits. Alors il envoya des messagers dans chacune des sept contrées du monde et, soit par la persuasion, soit



▲ *Samedi, jour de Saturne, sous la coupole noire, la princesse de l'Inde du 1er climat*

par la menace ou la guerre, il gagna la main des sept princesses.

> Zende est le premier artiste contemporain à entrer dans le monde imaginaire de Nezâmi avec, de plus, une technique non traditionnelle, réussissant à marier le style «Saqqâ Khâneh» (à l'origine des courants artistiques actuels en Iran) avec le «Pop Art».

En attendant leur arrivée, il commanda à son maître artisan, Shideh, de bâtir un palais digne de chacune des princesses. Shideh construisit de façon magistrale un palais d'une magnificence inégalée, comprenant sept dômes et sept pavillons d'une grande opulence, chacun reflétant le climat de la contrée d'origine de chaque princesse, la planète qui régissait leur destin et le jour de la semaine où elles recevraient la visite du roi. Peu après, les sept princesses arrivèrent en Perse.



▲*Dimanche, jour du Soleil, sous la coupole dorée, la princesse byzantine du 2ème climat*

Les Sept Pavillons d'amour

Samedi, jour de Saturne, sous la coupole noire, la princesse de l'Inde du 1er climat, conte à Bahrâm l'histoire d'un roi qui découvre une mystérieuse ville dont tous les habitants sont vêtus de noir.

Curieux de connaître leur secret, il est emprisonné au sommet d'une tour. Sauvé par Garuda (oiseau-dieu), le roi devient l'hôte d'une princesse sublime entourée de femmes se toilettant l'une l'autre. Elle l'admet à ses côtés, mais refuse de se donner à lui, lui offrant une de ses suivantes chaque soir.

La trentième nuit, incapable de se contenir, le voyageur devient plus pressant. Elle lui demande d'attendre une nuit de plus. Mais il refuse. Elle lui fait fermer les yeux alors qu'elle se déshabille, mais quand il les rouvre, il est à nouveau dans la mystérieuse ville, lui aussi vêtu de noir.

Dimanche, jour du Soleil, sous la coupole dorée, la princesse byzantine du 2ème climat, conte à Bahrâm l'histoire d'un roi dont les concubines sont ensorcelées par une vieille femme bossue vivant dans le palais.

Sans ressentir le moindre sentiment d'amour pour ce roi, toutes aspirent cependant à devenir son épouse officielle. Découragé, le roi rencontre enfin une

jeune femme d'une beauté parfaite, modeste et obéissante; mais, pour une raison mystérieuse, elle refuse de partager son lit. La vertu de la jeune femme reste intacte, sous les maléfices de la vieille, qui sera finalement chassée du sérail.

Le roi est sous le charme, son amour pour la jeune femme se renforce de jour en jour, faisant de lui l'esclave de sa propre esclave.

Lundi, jour de la Lune, sous la coupole verte, la princesse du Caucase du 3ème climat conte à Bahrâm l'histoire de Bashr, un jeune noble qui, au détour d'une rue, tombe amoureux dès le premier regard d'une femme mariée. Parti à sa recherche, il voyage en compagnie d'un philosophe rationaliste.

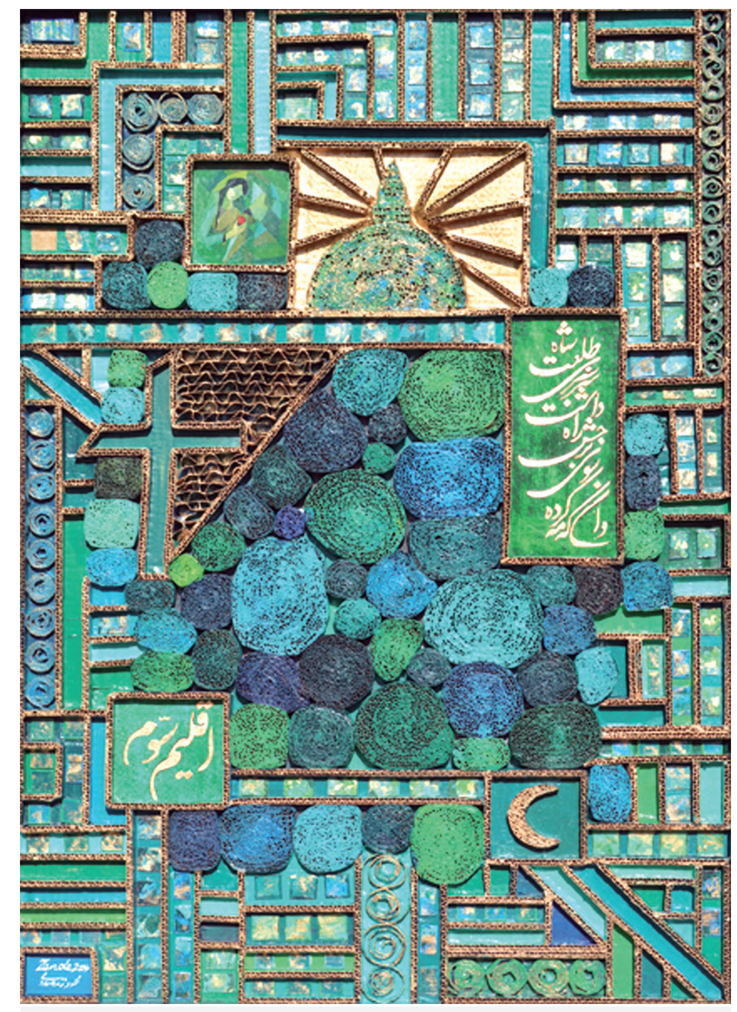
Ils se perdent dans le désert et trouvent une grande jarre pleine d'eau pure. Ils étanchent leur soif puis le philosophe se baigne dans la jarre. Aussitôt dans l'eau, il coule dans un abîme sans fond. Bashr rassemble pieusement les effets de son compagnon afin de les restituer à sa famille.

À sa grande surprise, il se rend compte que la veuve est la femme dont il était tombé amoureux... La jeune femme se félicite que le destin l'ait débarrassée de son vieux mari. Ils se marient.

Mardi, jour de Mars, sous la coupole rouge, la princesse russe du 4ème climat conte à Bahrâm l'histoire de la princesse slave d'une beauté parfaite, artiste, intelligente, mais qui refuse de se marier.

Quel prétendant pourrait être digne d'elle?

Elle peint son propre portrait sur un rouleau de soie, le suspend à la porte du roi du Kremlin, puis elle l'oblige à lui permettre de s'isoler sur les hauteurs d'un château-fort aux remparts d'acier, cachée derrière une clôture et défendue par des talismans.



▲ *Lundi, jour de la Lune, sous la coupole verte, la princesse du Caucase du 3ème climat*

Un jour, par hasard, le prince découvrit cette porte et demanda à son chambellan de l'ouvrir. Le serviteur ouvrit la porte et conduisit le prince vers le seuil. La pièce renfermait un trésor d'un éclat magnifique. Sur les murs, sept portraits de sept princesses venant de sept contrées du monde étaient accrochés.



▲ *Mardi, jour de Mars, sous la coupole rouge, la princesse russe du 4ème climat*



▲ *Mercredi, jour de Mercure, sous le dôme turquoise, la princesse marocaine du 5ème climat*

La célébrité du portrait se répand dans le monde entier. Chacun des prétendants doit remplir quatre conditions: être beau et noble, se frayer un chemin pour parvenir au château, découvrir le passage secret et, enfin, répondre aux énigmes posées par la princesse, faute de quoi sa tête sera coupée. De nombreux prétendants, risquant leur vie, accourent de tous pays. Le dernier arrivé est un prince qui, grâce à son enseignement, réussira les épreuves. Elle en tombe amoureuse et lui offre deux perles de ses boucles d'oreille en gage de promesse de mariage.

Mercredi, jour de Mercure, sous le dôme turquoise, la princesse marocaine du 5ème climat conte à Bahrâm l'histoire d'un jeune et riche commerçant qui passe sa vie, avec ses amis, au seul plaisir des sens. Une nuit, au cours d'un banquet, il s'enivre de vin et, chancelant, se réfugie dans une palmeraie. Il lui semble apercevoir l'un de ses compères qui lui promet la lune. Il suit son ami qui, rapidement, accélère son pas; ils sortent du jardin et se perdent dans le désert. Il rencontre des êtres qui le perdent encore plus profondément; il a la vision de monstres, de démons, de chameaux-dragons et de mirages d'oasis.

Jeudi, jour de Jupiter, sous la coupole de bois de santal, la princesse de Chine du 6ème climat conte à Bahrâm l'histoire de deux compagnons en voyage dans le désert.

Kheyr (le Bon), sans penser à la durée

du voyage, boit toute son eau. Sharr (le Mal), insensible aux souffrances de son compagnon, boit sans partage.

Kheyr n'ose pas le prier mais, sur le point de mourir, il implore Sharr de lui donner à boire, lui promettant deux rubis en échange de l'eau.

Sharr se dit: «Une fois en ville, il pourra m'accuser de l'avoir volé et exigera que je lui rende les pierres précieuses». «Non, pour une gorgée d'eau tu dois me donner quelque chose de plus précieux que tu ne réclameras jamais en retour: tes propres yeux.»

A l'agonie, Kheyr accepte le marché.

Sharr prend les yeux, vole les rubis et s'enfuit sans renoncer à une goutte d'eau.

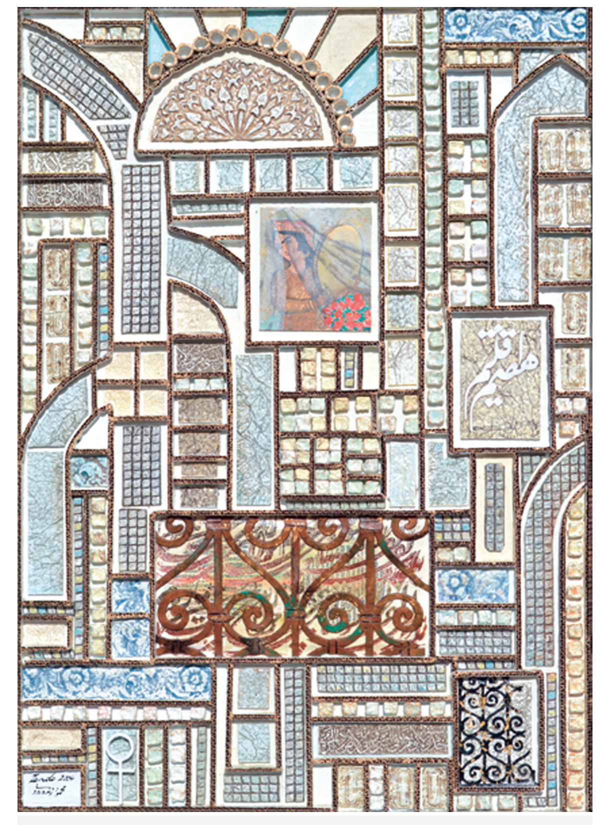
Kheyr serait mort sans l'aide d'une jeune fille d'une beauté exquise qui l'entend geindre et supplier. Une plante magique lui rend la vue: ébloui par cet ange du désert, il en tombe amoureux et l'épouse.

Vendredi, jour de Vénus, sous le dôme blanc de Vénus, la princesse persane conte à Bahrâm l'histoire, aussi grotesque qu'osée, d'un maître qui, par la fissure d'un mur, regarde des jeunes filles vierges et nues jouant autour d'un bassin de son jardin secret, toutes d'une beauté parfaite...

Celle qu'il choisira sera amenée à lui pour son plaisir. Mais, à chaque tentative, un événement inattendu empêche l'accomplissement de son désir. Le maître comprend alors et se repent: il ne pourra vivre cet amour qu'une fois marié, selon la volonté divine. ■



▲ *Jeudi, jour de Jupiter, sous la coupole de bois de santal, la princesse de Chine du 6ème climat*



▲ *Vendredi, jour de Vénus, sous le dôme blanc de Vénus, la princesse persane*

Le blocus est un acte de guerre
L'Arche de Gaza
Un bateau qui raconte l'histoire du blocus

Babak Ershadi

L'Arche de Gaza

Trois jours après le début de la dernière offensive israélienne contre la bande de Gaza, le quotidien français *Libération* publie, le 11 juillet 2014, un reportage de son envoyée spéciale à Gaza: *Les pêcheurs pris dans les filets du conflit*[1]. La journaliste de *Libération* rapporte que les petites embarcations de pêche sont bombardées par les avions israéliens, et que les pêcheurs du petit port de Gaza ne peuvent plus aller en mer. Elle témoigne aussi avoir vu un canot de taille moyenne brûler à côté de plusieurs petites barques de pêche carbonisées. Le canot porte une inscription en anglais sur sa coque: «Gaza's Ark» (L'Arche de Gaza).

Bateau inconnu… Ce n'est pas le «Titanic», après tout. Outre les membres des associations de militants internationaux, les pêcheurs de Gaza et la garde maritime israélienne, rares étaient les gens qui connaissaient son histoire. Qui se souvient de l'Arche de Gaza? Un navire d'espoir (Building Hope[2]) pour les uns, une «ridicule embarcation» pour les autres? Mais son nom attire l'attention: «L'Arche de Gaza»… D'une certaine manière, il racontait à lui seul l'histoire des espoirs et des déceptions de la vie des pêcheurs et des marins sans mer à Gaza[3] sous le blocus.

Pour connaître les débuts de son histoire, il faut remonter à il y a un an[4]: les militants étrangers des droits de l'Homme et les travailleurs palestiniens ont lancé ensemble un projet visant un double objectif: redonner l'espoir aux habitants de l'enclave palestinienne sous le régime du blocus, et les aider économiquement en leur permettant d'exporter leurs produits à l'extérieur de la bande de Gaza. Pendant des mois, des ouvriers palestiniens et des activistes étrangers ont travaillé sans relâche sur la transformation d'un grand bateau de pêche en «Arche de Gaza», dans le but d'exporter des produits locaux afin de briser le blocus israélien sur la bande côtière. L'arche, équipée pour transporter des marchandises et plus de cent passagers, devait mettre les voiles pour l'Europe. Si le projet aboutissait, cela aurait été la première fois que des marchandises en provenance de Gaza auraient été exportées par voie maritime depuis la signature des Accords de paix d'Oslo de 1994[5]. Signification symbolique du projet: elle devait atténuer les effets du blocus qui régnait sur Gaza depuis sept ans. *«Cela aidera à commercialiser les produits des pêcheurs, des agriculteurs et des travailleurs d'usine de la bande de Gaza»*[6], avait déclaré Abou Bakr Ammar, ancien pêcheur qui travaillait sur le projet…

Les travaux se sont poursuivis pendant plusieurs mois. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles? Malheureusement non. L'histoire du blocus de Gaza prouve tristement que contrairement à ce que veut suggérer le proverbe, à Gaza, quand on ne reçoit pas de nouvelles d'une personne – ou d'un bateau –, on ne peut malheureusement pas toujours positiver en présumant qu'il ne lui est pas arrivé de mal. Vers le mois d'avril 2014, le bateau se préparait à un voyage test, avant de prendre le large pour aller briser le blocus israélien. Mais fin avril, les sources d'informations rapportent qu'il a fait l'objet d'une explosion de nature «non identifiée», selon l'expression de l'Agence France Presse: «*Une explosion de nature non identifiée a secoué mardi le navire L'Arche de Gaza dans le port de la ville. Le bateau, construit par des pêcheurs et des militants, avait l'intention de voyager prochainement en Europe*

à partir de la bande de Gaza dans le but de briser le blocus israélien.»[7]

Le site de L'Arche de Gaza sur Internet présente le 29 avril 2014 une autre version de l'incident:

«*A 3 h 45, heure de Gaza, le 29 Avril 2014, le gardien de nuit à bord de l'Arche de Gaza a reçu un appel téléphonique l'invitant à quitter le bateau parce que celui-ci allait être attaqué. Le gardien est parti mais comme rien ne s'est passé dans l'immédiat, il est revenu au bout de cinq minutes. Or, quelques minutes plus tard, une forte explosion a secoué le bateau en provoquant d'importants dégâts. Le bateau a coulé partiellement et se trouve maintenant «assis» sur le fond de l'eau peu profonde. Le gardien n'a pas été blessé mais a été transporté à l'hôpital pour des examens.*

«Des bateaux de la Flottille de la Liberté[8] *ont été sabotés auparavant. Cette attaque intervient alors que nous étions presque prêts à naviguer. On peut couler un bateau, mais on ne peut pas couler un mouvement», conclut Ehab Lotayef, un membre du Comité de coordination*».[9]

Qui revendique la responsabilité de cet acte de sabotage? Evidemment, personne. Vers qui pointer le doigt accusateur? La presse israélienne a vite démenti toute implication israélienne dans cet incident, en ce contentant de minimiser l'affaire, d'accuser les organisateurs du projet de mentir, et même de plaidoyer en faveur de «l'attaquant inconnu» qui aurait épargné la vie du gardien de nuit en le prévenant d'avance par téléphone! Tout semble se résumer dans un titre: *«La ridicule embarcation L'Arche de Gaza coule, Israël accusé de terrorisme»*[10].

L'histoire de l'Arche de Gaza finit le

> Si le projet aboutissait, cela aurait été la première fois que des marchandises en provenance de Gaza auraient été exportées par voie maritime depuis la signature des Accords de paix d'Oslo de 1994. Signification symbolique du projet: elle devait atténuer les effets du blocus qui régnait sur Gaza depuis sept ans.



▲ *L'Arche de Gaza, en réparation en 2013.*



▲ *L'Arche de Gaza, après le sabotage d'avril 2014*

11 juillet: elle a brûlé, au milieu des embarcations de pêche calcinées des Palestiniens, au troisième jour de l'opération israélienne «Bordure protectrice» lancée le 8 juillet 2014. L'Arche de Gaza et son triste sort nous racontent d'une certaine manière histoire de la vie des habitants de ce territoire palestinien sous le blocus.

* * *

Le blocus est un acte de guerre

Chaque fois qu'une offensive d'envergure frappe la bande de Gaza (les dernières en date: 2014, 2012 et 2008-2009), les médias et les milieux politiques tournent leur regard vers ce territoire palestinien. Les puissances régionales et internationales entreprennent diverses initiatives pour mettre fin aux violences et établir le plus tôt possible un «cessez-le-feu» qui ne débouche malheureusement jamais à une véritable «paix», les auteurs de ces initiatives internationales fermant souvent leurs yeux sur une grande réalité des territoires palestiniens: le blocus n'est pas un état de paix, mais un acte de guerre. La guerre tue, le blocus aussi, mais à un rythme qui fait de la vie une survie pleine de danger et de frustration; car le blocus détruit les moyens de subsistance.

La zone de pêche de Gaza s'est réduite «*comme peau de chagrin*»[11]:

1993: les accords d'Oslo avaient fixé la zone de pêche de Gaza à 20 milles nautiques.
2002: après la deuxième Intifada, elle est passée à 12 milles nautiques.
2006: après la victoire des groupes de Résistance aux élections législatives, elle est passée à 6 milles nautiques.
Depuis Décembre 2008-janvier 2009: à la suite de l'opération « Plomb durci » de l'armée israélienne contre Gaza, elle se limite à 3 milles nautiques.

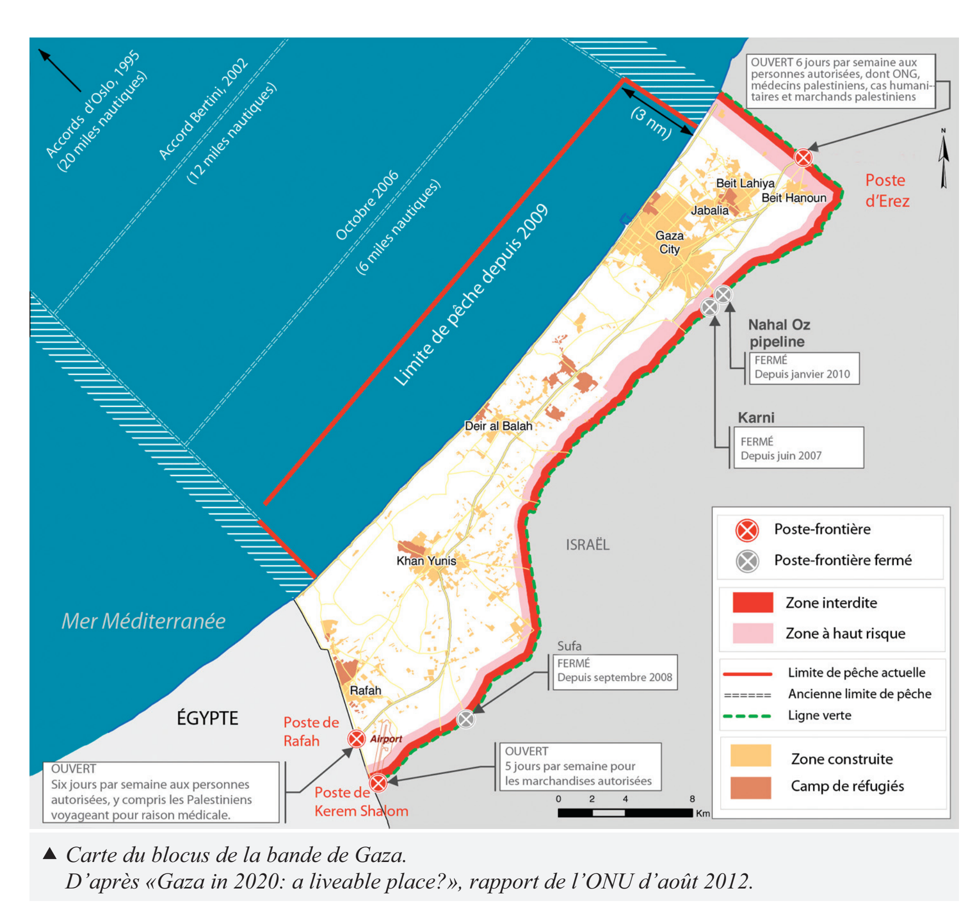
Ainsi, selon l'Office de coordination des affaires humanitaires (OCHA) des Nations unies, 85% des eaux de pêche de la bande de Gaza sont, en violation du droit international, partiellement ou totalement interdites d'accès.[12]

Le blocus maritime et son impact sur la pêche et les métiers de la mer

Comme dans tous les pays limitrophes de la Méditerranée, le métier de pêcheur se transmet de père en fils à Gaza. Traditionnellement, de nombreuses familles gazaouies vivent d'activités liées à la mer. Mais le blocus israélien a fait ériger un mur invisible dans la mer, privant les habitants de l'enclave palestinienne de cette ressource maritime. Israël veut justifier l'existence de ce mur invisible qui s'approche progressivement de la côte, en prétendant interdire le trafic d'armes, mais «*les pêcheurs ne sont ni des terroristes ni des combattants*», disait en 2012 Zaccaria, un pêcheur de Gaza.[13]

Il suffirait de jeter un coup d'œil sur les conditions de vie et le quotidien des pêcheurs gazaouis pour se rendre compte que les habitants de Gaza vivent depuis sept ans dans un état de guerre. A Gaza, la pêche est-elle un métier? Un effort de survie? Ou un acte de résistance?

Le dernier blocus de Gaza a commencé en juin 2007, à la suite de la formation d'un nouveau gouvernement à Gaza issu du Hamas, vainqueur des élections



▲ *Carte du blocus de la bande de Gaza.*
D'après «Gaza in 2020: a liveable place?», rapport de l'ONU d'août 2012.



législatives palestiniennes en janvier 2006. Le blocus a un impact direct sur les conditions de vie de près de 3 700 pêcheurs officiels de Gaza, et des 70 000 habitants – membres de familles, commerçants… – qui en dépendent. La zone des 3 milles nautiques est un mouchoir de poche comparé au nombre de pêcheurs de Gaza.[14] Rapidement, les ressources halieutiques de cette mince bande de 3 milles s'épuisent. Les filets ramènent des poissons de plus en plus petits. Pour assurer leur renouvellement au rythme naturel, il faudrait cesser de pêcher 3 mois dans l'année. Mais aucun travailleur de la mer ne peut se le permettre, car cela signifierait une absence totale de revenus pour leur famille.[15] Les pêcheurs de Gaza reviennent donc chaque jour avec de moins en moins de prises. Leur salaire mensuel est par conséquent insuffisant pour nourrir de façon correcte leur famille et entretenir leur équipement. La plupart des pêcheurs avouent, avec regret et une boule dans la gorge, dépendre des aides alimentaires de l'Organisation des Nations unies pour parvenir à nourrir leur famille.

L'Arche de Gaza et son triste sort nous racontent d'une certaine manière histoire de la vie des habitants de ce territoire palestinien sous le blocus.



▲ *«Three miles are not enough» («Trois milles, ce n'est pas suffisant»): le graffiti à l'entrée du port de Gaza*

Le quotidien des pêcheurs de Gaza[16]

Il suffirait de jeter un coup d'œil sur les conditions de vie et le quotidien des pêcheurs gazaouis pour se rendre compte que les habitants de Gaza vivent depuis sept ans dans un état de guerre. A Gaza, la pêche est-elle un métier? Un effort de survie? Ou un acte de résistance?

- Les canonnières israéliennes harcèlent les pêcheurs. Elles tentent de les faire chavirer et leur tirent dessus à l'arme lourde. Parfois autour de leur bateau, parfois en les prenant directement pour cible.

- Les soldats arrêtent les équipages: après s'être rendus, les pêcheurs doivent se déshabiller et sauter à l'eau, quelle que soit la température extérieure. Ils sont ensuite menottés et emmenés dans un port israélien. Là, ils subissent un interrogatoire.

- Les blessés ne reçoivent pas immédiatement des soins médicaux, ils doivent parfois attendre des heures avant de voir un médecin. La majorité des pêcheurs sont relâchés un, deux ou trois jours plus tard.

- Leur bateau et son moteur, leurs filets, leur matériel sont confisqués.

- A cause du blocus, les pêcheurs ont également dû changer leurs pratiques. Avant la limitation à 3 miles, les chalutiers de 20 mètres étaient beaucoup plus nombreux. Ils ne sont à présent qu'une poignée à mouiller dans le port de Gaza. La plupart des pêcheurs utilisent des

52

petits canots à moteur de 6 mètres.

- Les Israéliens leur ont imposé une restriction sur la puissance des moteurs, qui ne doit pas dépasser 25 chevaux, autant dire des moteurs très peu puissants. Cela rend encore plus dangereux le travail en mer. Les pêcheurs qui utilisent des moteurs de 30 ou 40 chevaux risquent de se faire arrêter et de voir leur matériel confisqué. De nombreuses familles ont donc dû abandonner leur chalutier, et du même coup, leur savoir-faire en matière de pêche.

- Face à l'appauvrissement des ressources en poisson et aux prix en augmentation, un marché parallèle s'est mis en place. Du poisson égyptien est importé via les tunnels. Ce poisson n'est pas frais, il arrive même parfois qu'il pourrisse le temps du trajet. Néanmoins, il est vendu à un coût inférieur à celui du poisson palestinien, occasionnant une concurrence déloyale aux pêcheurs.

- Dans ces conditions, de nombreux pêcheurs songent à changer de métier. Mais la plupart d'entre eux ne savent rien faire d'autre, et de toute façon le taux de chômage est si élevé que retrouver un emploi relève de la gageure.



- Les aides des ONG deviennent pénibles et humiliantes. Les pêcheurs finissent par se sentir comme des pauvres. Ils ne veulent pas qu'on leur fasse la charité. S'il n'y avait pas de siège, ils n'auraient absolument pas besoin d'aides. «Tous les pays autour du monde, avec des côtes, ont le droit de pêcher où ils veulent. Mais à Gaza, les pêcheurs ne peuvent pas pratiquer leur métier.»[17] ■

---

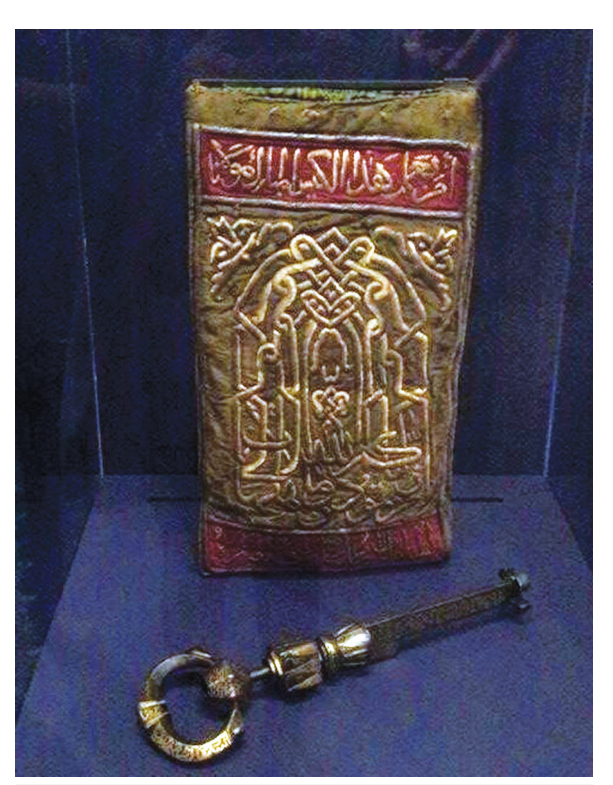
1. Marcovitch, Aude, *Les pêcheurs pris dans les filets du conflit*, in: *www.liberation.fr*, 11 juillet 2014.
2. *www.gazaark.org*
3. Weibel, Catherine, *Fishing without sea in Gaza*, in: *www.oxfam.org*, 21 septembre 2010.
4. *L'Arche de Gaza: une tentative de briser le blocus israélien de l'intérieur*, in: *www.i24news.tv*, 27 juillet 2013.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *www.afp.fr*
8. La «flottille de la liberté» ou «flottille Free Gaza» étaient composée de huit navires d'aides humanitaires et de matériaux de construction destinés à la population civile de la bande de Gaza. La flottille de la liberté a été attaquée en Méditerranée, en haute mer, par la marine israélienne le 31 mai 2010. Cette attaque a laissé neuf morts et vingt-huit blessés parmi les militants internationaux.
9. *L'Arche de Gaza attaquée*, in: *www.gazaark.org*, 29 avril 2014.
10. *Gaza: la ridicule embarcation «L'Arche de Gaza» coule, Israël accusé de terrorisme*, in: *www.lemondejuif.info*, 29 avril 2014.
11. Deas, Joan: *A Gaza, la mer rétrécit*, in: *www.monde-diplomatique.fr*, août 2012.
12. *Five years of blockade: The humanitarian situation in the Gaza Strip*, OCHA oPt, Jérusalem, juin 2012, cité par Deas, Joan: *op.cit.*
13. *Les pêcheurs de Gaza*, in: *www.ism-france.org*, 14 septembre 2014.
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*

Hajj, une exposition événement

Institut du Monde Arabe, Paris
23 avril-10 août 2014

Jean-Pierre Brigaudiot

L'Institut du monde arabe se situe à l'emplacement d'une ancienne halle aux vins, entre les universités sises dans le quartier Jussieu et la Seine, rive gauche, à une extrémité du quartier latin. C'est un grand bâtiment moderne construit par l'architecte Jean Nouvel, bâtiment de verre et de métal, tout en transparences et reflets. Mais ce bâtiment n'est pas que d'une modernité telle qu'elle se pratique ici. Il associe l'orthogonalité, l'acier, l'aluminium, le verre à des références claires à l'architecture arabo-musulmane, avec par exemple les 240 moucharabiehs qui ornent la longe façade intérieure et fonctionnent électroniquement selon la lumière, avec d'autre part un ryad - une cour intérieure -, avec également un ziggourat - une tour - où est logée la bibliothèque et enfin avec un sous-sol peuplé de colonnes épaisses évoquant tant l'Egypte antique que celles qui sont présentes dans l'architecture du Moyen Orient. L'institut a été inauguré en 1987, fruit d'une collaboration entre un certain nombre de pays arabo-musulmans et la France. Il s'agit d'une fondation privée dont l'objectif est d'améliorer, ici en France, la connaissance de la culture, des cultures, des arts, des sciences et des techniques du monde arabe. La programmation des activités les plus diverses est extrêmement riche: expositions artistiques contemporaines ou historiques, danse, musique, spectacle dont le cinéma. Avec en outre beaucoup de conférences, rencontres, séminaires et débats, cours de langue arabe, publication trimestrielle d'une revue. En tant que lieu culturel moderne, l'institut comporte notamment une bibliothèque, un restaurant, une librairie, une salle de spectacle.



▲ *Clé et partie interne d'une kisza de la kaâba*

Exposition documentaire autour d'objets et d'œuvres d'art

Une exposition sur le même sujet du Hajj avait eu lieu au British Museum en 2012, et une autre vient de se terminer au musée d'art islamique de Doha. Il est indéniable que de telles expositions concernant le pèlerinage de La Mecque permettent de mieux



▲ *Affiche de l'exposition sur le Hajj*

connaitre des pratiques religieuses dont on entend parler de manière très parcellaire. L'exposition actuelle, sur le Hajj, se déploie dans de vastes espaces, sur deux niveaux, elle est un parcours chronologique qui retrace l'histoire du Hajj, de ses origines jusqu'à aujourd'hui. Elle repose sur un ensemble de documents, gravures, peintures, textes, cartes géographiques, photos, vidéos et sur la présence d'objets usuels ou cultuels souvent originaux, tout cela baignant dans des dispositifs d'information multimédia très performants, à l'institut du monde Arabe, la muséologie est au point.

Le Hajj

Le Hajj ou pèlerinage à La Mecque, ville de naissance du prophète Mahomet (écriture usuelle en France), en Arabie Saoudite, est, depuis des siècles, depuis peu après l'apparition de l'Islam, l'une des obligations de tout musulman, homme ou femme, capable d'effectuer un tel voyage. Obligation assortie d'un certain nombre de rituels, d'abord préalables, certains autres pratiqués pendant le voyage et d'autres encore sur place, comme la mise en l'état d'*ihrâm* -état de grâce - face à la *ka'ba* (littéralement «le cube»). Le Hajj est l'un des cinq piliers de l'islam, avec la prière, la profession de foi, le jeûne du ramadan et la charité. Il y a en fait deux pèlerinages possibles, la *'umra* étant le petit pèlerinage, qui peut se faire en dehors des dates du Hajj qui, lui, a lieu obligatoirement durant le dernier mois du calendrier lunaire musulman.

La *ka'ba* est un volume cubique qui trouverait ses origines dans un ordre donné par Dieu, à Abraham et ses fils, de le bâtir en tant que temple du Dieu unique. En fait, selon les archéologues, il y aurait eu à cet emplacement un temple antérieur à l'Islam, un temple polythéiste où les voyageurs et commerçants nomades faisaient halte - comme beaucoup de sites de pratiques cultuelles, et c'est le cas des églises chrétiennes qui ont souvent été élevées sur les sites

d'autres pratiques cultuelles historiques ou préhistoriques, polythéistes ou monothéistes. La *ka'ba* apparait donc comme un volume d'assez grandes dimensions recouvert d'un textile (la *kiswa*), désormais noir et or. Avec cette exposition, on découvre que l'édifice (10x12x15 mètres) est creux et inclut d'une part, en l'un de ses angles, la Pierre noire qui aurait été donnée à Ismaël par l'ange Gabriel, d'autre part une vaste salle à colonnades fermée par une porte, elle-même couverte d'une tenture. La *ka'ba* est située au cœur le la cour de la mosquée sacrée, *Masjid Al-Harâm*. C'est vers la *ka'ba* que les musulmans orientent les tapis de prière et se prosternent, où qu'ils soient de par le monde.

L'exposition permet de se représenter, bien loin d'aujourd'hui, il y a des siècles, les conditions dans lesquelles a pu se faire le Hajj pour des pèlerins parcourant, à pied ou au mieux à dos de chameau ou de mule, jusqu'à plusieurs milliers de kilomètres, dans des conditions inimaginables pour l'homme d'aujourd'hui, voyage durant quelquefois plusieurs années.

L'exposition permet de se représenter, bien loin d'aujourd'hui, il y a des siècles, les conditions dans lesquelles a pu se faire le Hajj pour des pèlerins parcourant, à pied ou au mieux à dos de chameau ou de mule, jusqu'à plusieurs milliers de kilomètres, dans des conditions inimaginables pour l'homme d'aujourd'hui, voyage durant quelquefois plusieurs années. Des cartes anciennes et très approximatives, ou d'autres, contemporaines, montrent les parcours principaux vers La Mecque, par exemple, ceux venant d'Egypte, de Syrie, d'Afrique sub-saharienne et du Mali, d'Iran, d'Inde, d'Espagne, d'Afrique du nord... Conditions ô combien difficiles, dangereuses, que ne révèle pas



▲ *Pèlerins allant à La Mecque, Léon Belly (1861) © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) Franck Raux /Stephane Marechalle*

l'iconographie de l'exposition, pas plus qu'elle ne montre les souffrances endurées, la chaleur torride sous le soleil des déserts, la faim, la soif, la maladie, les pillards. L'exposition, évidemment, témoigne au contraire du beau côté du parcours: les équipages des dignitaires, le luxe des tissus, l'enthousiasme et la ferveur des uns et des autres. Les cartes expliquent tant la réalité des territoires traversés que celle de l'Arabie, destination du voyage, et certaines de ces cartes, dessinées avant la géographie telle que nous la pratiquons, donnent à voir, et cela est fort intéressant, La Mecque comme étant le centre du monde: cartes d'Iran du XVème siècle, par exemple, extrêmement sommaires, et qui ne pouvaient certes guère aider le pèlerin! Les documents réunis illustrent ces pèlerinages d'antan: miniatures persanes ou indiennes, gravures ou peintures de caravanes ottomanes, égyptiennes, africaines. Une peinture indienne du XVIIIème siècle explique, par une série de figures très pédagogiques, les positions de la prière musulmane. Une série de gravures montrent La Mecque au XVIIème siècle: une petite cité au cœur duquel se situe le sanctuaire *Masjid al-Harâm*, ce qui permet au visiteur, en fin de parcours de l'exposition, de constater le changement radical entre La Mecque d'antan et La Mecque d'aujourd'hui, et même celle à venir. Des objets sont là, comme ces bornes militaires porteuses d'inscriptions en arabe destinées à guider les pèlerins. Des photos, quelquefois superbes, du début du XXème siècle, montrent des scènes moins arrangées que ne le font les peintures. Des documents administratifs et policiers des ex colonies françaises d'Afrique sont des permis de voyager, des sortes de visas… déjà! Une énorme clé serait celle de la porte de la *ka'ba*.



▲ *La kiswa de la kaaba est changée tous les ans*

Un temps autre

L'exposition révèle cette différence de calcul et de pratique du temps entre celui d'ici et celui du monde arabo-musulman, différence qui persiste aujourd'hui malgré l'uniformisation et la mondialisation. Calendrier de l'hégire, la date d'arrivée du Prophète à Médine, en 622 du calendrier chrétien, et calendrier lunaire. Le ramadan, ce mois de jeûne et de prières, est déterminé selon la lune, où que ce soit dans le monde. Le Moyen-Orient est une terre de nomadisme et de longs parcours sous les étoiles, où la seconde, la minute et même l'heure



▲ *Deuxième tome d'un Coran en deux volumes - Photo Khalili Family Trust*

n'avaient guère de sens. Cette différence dans l'appréhension et l'usage du temps ressort implicitement de cette exposition sur le Hajj. En prendre conscience est sans doute comprendre un peu mieux la culture et la différence plutôt que de raisonner selon ses propres critères et coutumes, selon notre temps atomique, certes utile dans certains contextes, mais combien contraignant au quotidien!

Les documents réunis illustrent ces pèlerinages d'antan: miniatures persanes ou indiennes, gravures ou peintures de caravanes ottomanes, égyptiennes, africaines. Une peinture indienne du XVIIIème siècle explique les positions de la prière musulmane.

Le Coran

Parmi les objets exposés, il y a des Corans. Le mot *qur'ân* signifie *lecture à voix haute*. Il est l'ouvrage saint de référence pour tout musulman, lu et relu, commenté, interprété, récité… Le Coran est composé de 114 sourates. Et il y a des dizaines de Corans présentés dans l'exposition, de différentes époques et origines, Corans aux calligraphies variées et fascinantes, d'une richesse inouïe tant dans la qualité scripturale que dans celle des reliures. D'autre part, non moins splendides, on trouve d'immenses tentures sur lesquelles des sourates sont brodées de fils d'or, destinées, par exemple, à recouvrir la porte de la *ka'ba*.

La Mecque aujourd'hui

Cette exposition nous fait traverser le temps, depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui avec un ensemble conséquent d'objets et documents qui montrent l'évolution de ce qu'est devenu le Hajj. Evidemment, le pèlerinage se fait désormais autrement et essentiellement

en avion. De ce fait, la difficulté comme la durée du voyage sont effacées: tout est planifié par les agences de voyage et c'est plus que nécessaire car accueillir quelque trois millions de pèlerins durant une très brève période n'est pas une mince affaire. Il faut les canaliser, les loger à l'hôtel et sous tente dans la plaine d'Arafat, il faut les approvisionner en nourriture et prévoir les soins, il faut assurer leur sécurité et éviter les mouvements de foule qui peuvent être catastrophiques. Néanmoins, aussi nombreux soient les pèlerins, chacun doit faire sept fois le tour de la *ka'ba* (rite du *tawâf*), lapider les stèles de la Mina, symboles de l'apparition de Satan à Abraham, rituels parmi d'autres. Des vidéos et en même temps œuvres d'art montrent cette foule immense, dont les hommes vêtus de l'*ihrâm* blanc, se rendre vers la *ka'ba* par des voies, des autoroutes piétonnes spécifiquement aménagées. La Mecque est désormais une très grande ville moderne, une sorte de New York, du point de vue architectural, fondée sur l'Islam et en restructuration architecturale constante, ainsi les alentours de la mosquée sacrée sont peuplés d'immenses hôtels bâtis dans un esprit néo-islamique, tours gigantesques avec vue plongeante de la plupart des chambres sur la *ka'ba*.

L'exposition révèle cette différence de calcul et de pratique du temps entre celui d'ici et celui du monde arabo-musulman, différence qui persiste aujourd'hui malgré l'uniformisation et la mondialisation.

Aéroports, TGV, autoroutes, les infrastructures permettant la gestion des foules de pèlerins sont là et le royaume y veille avec une police et une armée sans cesse à pied d'œuvre. L'exposition montre un certain nombre de projets d'architecture devant répondre aux besoins croissants en accueils massifs et temporaires. Evidemment un commerce plus que florissant des objets dérivés s'est



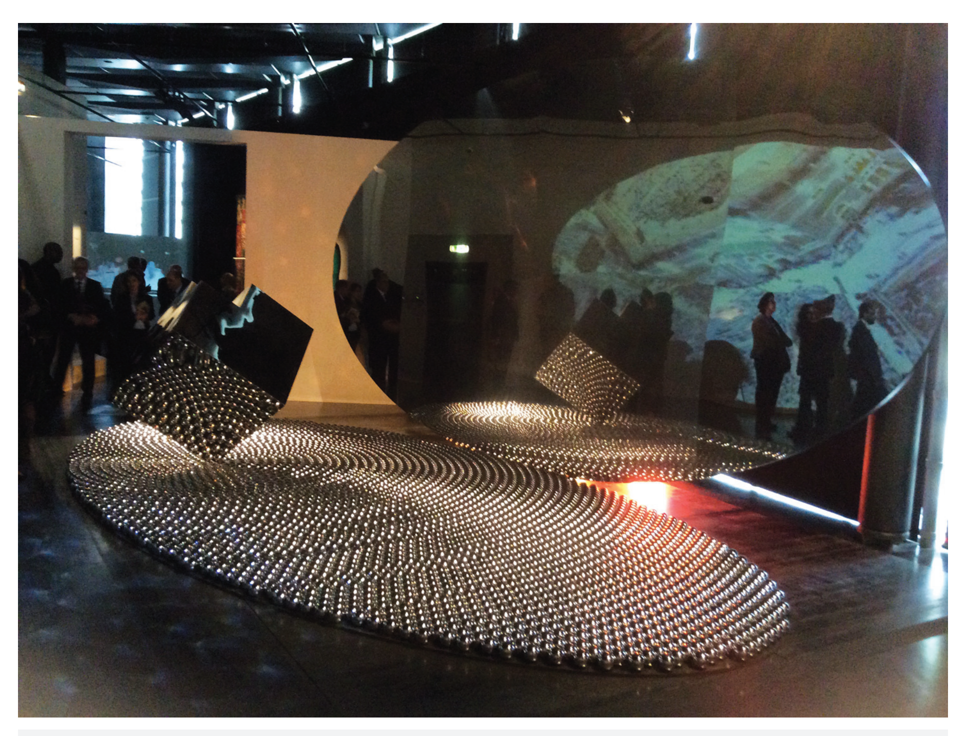
▲ *Sitarah pour Mahmal, Le Caire, vers 1867-1876 © Khalili Family Trust*

mis en place, objets souvenirs plus ou moins de pacotille présentés dans le parcours de l'exposition. D'autre part, avec le soutien du pouvoir, la ville se développe en tant que lieu hautement culturel et artistique, où les arts traditionnels et les objets d'artisanat côtoient un art contemporain fort intéressant, le plus souvent inspiré par la religion elle-même.

▲ *Porte de la hujra de la mosquée de Médine*

L'art contemporain

C'est une surprise de découvrir que l'art contemporain se soit vu accorder une telle place dans cette exposition, ce qui reflète une réalité de terrain, le développement de l'art contemporain présent à La Mecque. La volonté des commissaires a donc été de présenter beaucoup d'œuvres contemporaines en partie déterminées par le Hajj, des œuvres de qualité et souvent d'ampleur, des photos, des tableaux, des installations, des dessins. Certaines de ces œuvres revêtent un caractère minimaliste, en termes de Minimal Art, une tendance artistique des années 70. Il est vrai que la *ka'ba*, volume extrêmement simple peut générer des œuvres dépouillées comme cette grande toile de Kader Attia, intitulée *Black Cube II*, ou une installation lumino-cinétique comme celle de Raja et Sadia Alem, œuvre intitulée *The Black Arch* et antérieurement exposée à la Biennale de Venise de 2011. Une autre œuvre est cette installation faite de cubes sombres évoquant directement la *ka'ba*, installation de l'artiste Idriss Khan, anglo-pakistanais. Ce parti pris de formes sinon minimalistes, en tous cas très épurées fait à la fois écho à la *ka'ba* elle-même, mais aussi à une dimension spirituelle propre à cette géométrie. L'un des artistes précurseur de l'art Minimal, Barnett Newman, avait développé une œuvre empreinte de religiosité et de spiritualité. Cependant, il est indéniable que les artistes musulmans trouvent en ces formes dépouillées une solution qui ne pose pas problème au regard des interdits de l'Islam en matière de représentation. Dommage cependant que les cartels concernant les artistes ne permettent pas



▲ *"The Black Arch", Raja et Shadia Alem*

de les situer quant à leur nationalité et origine. Ces œuvres témoignent donc d'une dynamique artistique et d'un ancrage dans l'art contemporain mondial assez inattendus dans ce contexte du Hajj. Il semble que l'Etat saoudien apporte un réel soutien à l'art contemporain. Mais à y réfléchir, l'art a toujours entretenu des relations étroites avec les religions qu'elles soient polythéistes ou monothéistes, de manières certes très différentes.

L'indicible

Evidemment, si l'on peut décrire ce que montre l'exposition, il est difficile, ici, de rendre compte de la dimension spirituelle du Hajj, de ce qu'il représente au plan individuel, familial, social et collectif, difficile de montrer la ferveur des croyants, le projet naissant dans une famille - entre autres facteurs, le voyage coûte cher -, la façon dont il marque la vie du musulman qui s'est rendu à La Mecque. Cette exposition proposée par l'institut du Monde Arabe contribue indéniablement à une meilleure connaissance de l'autre, le musulman, dans un moment déterminant de sa vie, et elle contribue à mieux faire accepter la différence de cet autre. ■

> La volonté des commissaires a été de présenter beaucoup d'œuvres contemporaines en partie déterminées par le Hajj, des œuvres de qualité et souvent d'ampleur, des photos, des tableaux, des installations, des dessins. Certaines de ces œuvres revêtent un caractère minimaliste, en termes de Minimal Art, une tendance artistique des années 70.



CULTURE LITTERATURE

Le premier congrès des écrivains iraniens en 1946

Neda Sharifi*

Le premier congrès des écrivains iraniens a eu lieu le 25 juin 1946 à l'initiative de l'Association des relations culturelles irano-soviétiques, avec pour but déclaré le développement des relations culturelles entre les deux pays. Ce congrès, qui s'est tenu du 25 juin au 3 juillet 1946 dans le jardin de la Maison de la culture en présence du premier ministre iranien Ghavâm-os-Saltaneh et de l'ambassadeur de l'Union soviétique en Iran, est considéré comme un événement de première importance dans l'histoire littéraire contemporaine persane en ce qu'il a réuni pour la première fois 78 journalistes, poètes et écrivains iraniens de différentes tendances littéraires. Parmi les participants figuraient notamment des représentants de la littérature classique dont Ali Asghar Hekmat (1893-1980), Badi'ozzamân Forouzânfar (1904-1970), des modernistes comme Nimâ Youshidj, le père de la nouvelle poésie persane (1896-1960) et Sâdegh Hedâyat (1903-1951), ainsi que quelques écrivains de la génération des années 1940 comme Mahmoud E'temâdzâdeh (Beh Azine) (1925-2006), Djalâl Al-e Ahmad (1923-1969) et Sâdegh Tchoubak (1916-1998). (Abedini, 2008, p. 205)

Les années 1941-1953 constituent une période charnière dans l'histoire contemporaine de l'Iran, tant de par leur aspect historique et sociopolitique que littéraire et culturel. Cette période est en effet marquée par des activités politiques qui ont bouleversé la culture et la littérature iraniennes pendant une décennie. Suite à l'occupation de l'Iran par les forces alliées anglo-soviétiques au cours de la Seconde Guerre mondiale du 25 août au 17 septembre 1941, Rezâ Shâh abdique en faveur de son fils Mohammad Rezâ Shâh. L'arrivée au pouvoir de son fils met momentanément fin à la dictature et à la tyrannie particulièrement lourdes de Rezâ Shâh, mais uniquement pour quelques années. La société iranienne vit alors une courte ère de transition d'une période d'étouffement à davantage de liberté. L'instauration d'une relative liberté politique et d'expression favorise la naissance de partis politiques et de nouveaux journaux. Les hommes politiques, militants, intellectuels et écrivains ayant échappé à la censure reprennent leurs activités dans l'espoir d'effectuer des réformes fondamentales et de concrétiser leurs aspirations durement réprimées par le précédent Pahlavi. Selon l'un des auteurs en activité durant cette période: «*On retrouve les intellectuels en plein contact avec les gens durant les premières années d'après la Révolution constitutionnelle, durant l'Occupation alliée, ainsi que pendant deux ou trois ans durant l'affaire de la nationalisation du pétrole… Ce n'est qu'à ces moments-là que les intellectuels sont sortis de leur isolement et entrés en contact avec le peuple, et qu'ils se sont débarrassés en quelque sorte de leur camisole.*» (Abedini, 1990, pp. 108-109) Ces activités ne durent pas et s'arrêtent dès le coup d'Etat américain du Shâh contre le gouvernement de Mossadegh en 1953.

L'ambiance sociopolitique des années 1940 a exercé une forte influence sur le domaine littéraire, et la littérature de ces années est marquée par sa tonalité politique et engagée. Le premier congrès des écrivains iraniens a donc eu lieu dans ce contexte sociopolitique et littéraire particulier, alors qu'un bon nombre de poètes et d'écrivains iraniens était impliqué dans des activités politiques ou journalistiques.

De façon générale, ce congrès, qui se donnait pour

but, dans une logique très soviétique, de définir le rôle de la littérature dans la société, a joué un rôle important dans l'orientation et le futur de la littérature persane.

Les orateurs, souvent très à gauche, ont, à cette occasion, exprimé leurs attentes vis-à-vis du congrès. Ehsân Tabari (1917-1989)[1] et Bozorg Alavi (1904-1997)[2], deux écrivains membres du parti Toudeh[3] et influencés par la littérature soviétique, ont insisté sur l'importance de conférer à la littérature persane contemporaine une orientation précise. Ainsi, Tabari a exprimé le souhait qu'après la fin de ce congrès, chacun des participants définisse clairement le concept de l'art et qu'il décrive en connaissance de cause le chemin de l'avenir (*Le Premier congrès des écrivains iraniens*, 1947, p. 43). Alavi a fait une demande similaire. Selon lui, le but du congrès consiste à proposer des orientations pour la poésie et la prose du futur, et il faut avoir un projet concret pour réaliser cet objectif. Il a aussi insisté sur le rôle social de l'écrivain. (*Ibid*., p. 183)

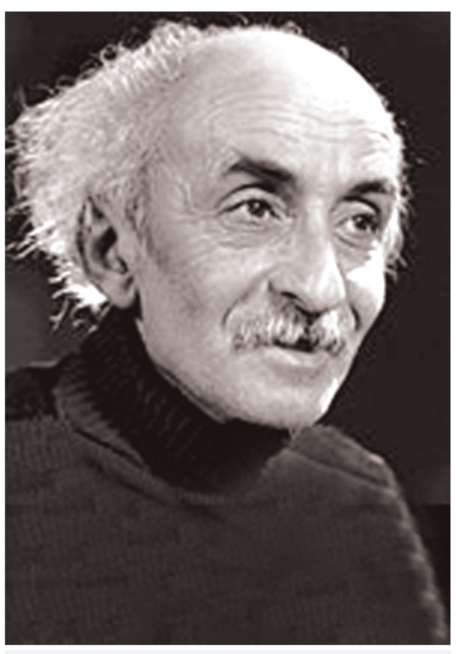
Mohammad Taghi Bahâr (1884-1951)[4], ministre de la Culture et président de ce congrès littéraire, a inauguré la réunion en évoquant les évolutions de la littérature contemporaine persane et le rôle des écrivains. Une partie du congrès est consacrée aux discours sur la littérature persane, une autre partie réservée à la lecture des poèmes et de la prose des participants. La thématique des discours et des discussions a essentiellement porté sur le rôle de l'art et de l'artiste dans la société. La majorité des orateurs ont abordé le thème des évolutions littéraires en Iran durant le siècle dernier en mettant l'accent sur la nécessité de l'impulsion d'un mouvement neuf à la littérature persane, notamment en y intégrant de nouvelles thématiques et de nouvelles formes d'écriture. Le rôle fondamental de la critique littéraire a également été mis en avant. Du fait du gauchisme de ce congrès, de nombreuses interventions ont aussi porté sur la relation de l'écrivain et du poète avec les masses populaires, ainsi que sur le rôle des premiers dans la société.

> Le premier congrès des écrivains iraniens a eu lieu dans ce contexte sociopolitique et littéraire particulier, alors qu'un bon nombre de poètes et d'écrivains iraniens était impliqué dans des activités politiques ou journalistiques.

Ali Asghar Hekmat[5], politiquement proche du pouvoir, est intervenu sur «la poésie persane à l'époque contemporaine», tandis que Parviz Nâtel Khânlari (1914-1990)[6] s'est consacré à «la prose persane à l'époque contemporaine». Ces deux chercheurs et



▲ *Mohammad Taghi Bahâr*



▲ *Nimâ Youshidj*

hommes de lettres ont également été des responsables à haut poste dans le gouvernement pahlavi. L'étude de leur présentation, différente des auteurs de gauche, est intéressante pour connaître l'état du monde littéraire de l'époque. Ces deux chercheurs ont présenté une rapide histoire des évolutions littéraires persanes dans le domaine de la prose et de la poésie suite aux événements historiques et aux bouleversements sociopolitiques en Iran, de l'époque qâdjâre (XIXe siècle) aux années 1940.

Le congrès a mis l'accent sur la nécessité de l'évolution de la littérature persane, et il a tenté d'orienter cette dernière vers la littérature réaliste.

Les discours de certains conférenciers comme Hekmat, Khânlari ou encore la comparatiste Fâtemeh Sayyâh permettent de mieux connaître l'ambiance de la recherche littéraire des années 1940 en Iran. Hekmat a ainsi évoqué l'évolution de la littérature de l'époque suite à ses événements historiques: selon lui, les bouleversements politiques survenus après la Seconde Guerre mondiale en Iran ont conduit la littérature à davantage traiter des problèmes sociaux. La poésie est composée pour le peuple, en ayant recours à son langage. Les principaux thèmes de la littérature persane de l'époque étaient selon lui la pensée socialiste au sujet de la condition ouvrière, l'intérêt pour l'amélioration des conditions de vie des ouvriers et des paysans, la dénonciation de la corruption étatique, la nécessité de lutter pour améliorer les conditions sociopolitiques. (*Ibid*., p. 28)

Khânlari, lui, a été jusqu'à critiquer la situation de la littérature sous le règne de Rezâ Shâh, où la production littéraire était particulièrement limitée du fait de la répression et de la censure. Tout poème exprimant le mécontentement du peuple vis-à-vis du régime du Shâh était ainsi proscrit. Dans ces conditions, la littérature ne put s'épanouir (*Ibid.*, p. 50). Selon Khânlari, à partir de 1941, cette pression étatique s'est allégée et malgré les problèmes nés de l'occupation militaire alliée, un renouveau littéraire a pris forme, notamment avec la multiplication du nombre des journaux, des livres et des revues littéraires, ainsi qu'avec l'apparition d'une jeune génération d'écrivains talentueux dont Beh Azine, Al-e Ahmad et Sâdegh Tchoubak (*Ibid.*, p. 174).

Toutefois, la position de Sayyâh (1902-1947), femme de lettres, critique littéraire et professeur d'université, concernant le développement et la qualité de la prose persane durant ces années était à l'opposé de celle de Khânlari. Sayyâh a critiqué la prose persane contemporaine qu'elle trouvait moins créative et riche que la

poésie. Selon elle, la prose persane est sous l'influence de la poésie classique dans le choix des thèmes et dans le recours aux conseils et à la morale (*Ibid.,* p. 182). Grande connaisseuse de la littérature russe et soviétique dont l'influence se perçoit clairement dans son œuvre, elle a présenté le genre «réaliste» et «réaliste socialiste» aux écrivains iraniens, en critiquant leur tendance à imiter le «romantisme» des écrivains français (*Ibid.,* pp. 232-233).

De façon générale, nous pouvons dire que le congrès a mis l'accent sur la nécessité de l'évolution de la littérature persane, et qu'il a tenté d'orienter cette dernière vers la littérature réaliste.

La critique littéraire, vue comme un facteur important de l'évolution littéraire, a également eu sa place dans ce congrès. Ehsân Tabari et Fâtemeh Sayyâh se sont focalisés sur la critique littéraire moderne, qui a joué un rôle essentiel dans les évolutions littéraires en Occident. Ils ont donc souligné la nécessité de l'apparition d'une telle critique en Iran, dans la même optique qu'en Occident, en insistant sur le rôle de cette critique dans l'innovation littéraire. Dans son discours intitulé «Les tâches de la critique contemporaine en Iran», Sayyâh s'est référée aux critiques russes Belinski et Chernyshevsky pour démontrer leur influence déterminante sur la littérature russe.

Tabari a pour sa part, dans son discours intitulé «La critique littéraire et l'essence de l'art et l'aspect esthétique», analysé les fonctions de la critique littéraire. Il a comparé la critique littéraire de l'époque passée avec celle de l'époque contemporaine, pour ensuite insister sur la nouvelle critique qui analyse les aspects sociologiques et psychologiques d'une œuvre (*Ibid.,* p. 235). Comme Sayyâh, il a souligné le besoin du recours à la critique littéraire en Iran afin de sauver la littérature persane du chaos: selon lui, la présence de critiques de qualité permettrait de distinguer les vrais artistes des artistes sans talent (*Ibid.,* p. 236).

> Les années 1941-1953 constituent une période charnière dans l'histoire contemporaine de l'Iran, tant de par leur aspect historique et sociopolitique que littéraire et culturel. Cette période est en effet marquée par des activités politiques qui ont bouleversé la culture et la littérature iraniennes pendant une décennie.

Etant donné que la majorité des discours portaient sur le rôle social de la littérature, la question de la relation entre l'artiste et le public a également été évoquée par certains orateurs dont Bahâr et Alavi. Ces derniers ont exprimé la même opinion sur les différences entre lecteurs d'aujourd'hui et lecteurs d'autrefois. Auparavant, l'essentiel du public lecteur était composé par les religieux et les courtisans, mais selon



▲ *Djalâl Al-e Ahmad*

Bahâr, aujourd'hui, ce rôle revient désormais aux classes moyennes. Il a également évoqué la question de l'autonomie de l'art, et insisté sur la corrélation entre la popularisation de la littérature et son indépendance vis-à-vis des gouvernements. Il a ajouté que cela serait possible à condition que la littérature prenne en considération le peuple, ses goûts et sa façon de s'exprimer, et qu'elle soit au service de l'intérêt public (*Ibid*, pp. 7-8). Alavi, pour sa part, a mis l'accent sur l'importance du rôle du lectorat. Selon lui, il faut savoir ce que les lecteurs veulent lire et satisfaire leurs goûts. Il est de même nécessaire selon lui que les poètes et les écrivains trouvent de nouveaux lecteurs, particulièrement au sein des masses populaires (*Ibid.*, p. 184).

Par conséquent, la principale caractéristique du congrès fut l'attention particulière qu'il accorda au rôle de l'écrivain et du poète dans la société. L'ensemble des orateurs a accepté l'idée d'un art au service de la société, mais chacun a finalement présenté sa propre définition de la responsabilité de l'art et de l'artiste. Pour Bahâr et Alavi, les écrivains et les poètes sont des guides, marchant au devant de la société et des peuples pour leur montrer le chemin. Alavi est allé jusqu'à dire que le poète révolutionnaire devait suggérer ses pensées au peuple (*Ibid.*, p. 184). Adhérant à cette conception, Khânlari a insisté quant à lui sur la responsabilité du poète de comprendre le sens de la vie et de le suggérer au lecteur (*Ibid*, p. 45). Il a également cité les différentes missions de l'écrivain, dont la lutte pour la liberté et l'adaptation au monde extérieur. Il s'est adressé aux écrivains en affirmant qu'ils devaient servir le peuple et garantir la liberté (*Ibid.*, pp. 174, 175). Sayyâh a pour sa part souligné l'importance de la conscience et de l'engagement de l'auteur vis-à-vis de la société de son époque. Elle a défini la responsabilité des artistes en insistant notamment sur la nécessité pour les écrivains de comprendre les intérêts de leur société et d'y rapprocher leurs intérêts personnels (*Ibid.*, p. 233). Abdol-Hossein Noushine (1906-1971), dramaturge, metteur en scène et fondateur du théâtre moderne persan, a quant à lui mis l'accent sur le contraste existant entre les différentes classes. Influencé par les idées socialistes, il a divisé les artistes en deux groupes, et ce quel qu'ait été leur style littéraire (classique ou romantique, réaliste ou surréaliste): ceux qui mettent leur art au service de la classe dominante, et ceux qui mettent leur art au service du peuple et des masses qui travaillent (*Ibid.*, p. 53).



▲ *Sâdegh Hedâyat*

Sous l'influence des critiques russes et marxistes, Tabari a donné une explication théorique de l'utilité de l'art et de l'artiste dans la société. Selon lui, l'art est un produit social lié à la société tout comme la science, la religion et la politique. Il joue son rôle dans le destin

de la société en tant qu'une arme de la lutte des classes - l'art abstrait et «l'art pour l'art» doivent donc être rejetés. Il a proposé un art révolutionnaire tentant de construire un nouveau monde en s'inspirant du modèle littéraire soviétique. (*Ibid.,* pp. 244-246). Tabari a enfin énuméré les objectifs de l'art pour expliquer dans quelle mesure l'art pourrait servir la société: «*Le meilleur but de l'art est d'accélérer le développement de la société, augmenter la connaissance, accroître le discernement, exalter la vertu, dénoncer l'hypocrisie, [...], soutenir la justice, apprendre le vrai sens de la vie, fortifier l'espoir et la joie du mouvement.*» (*Ibid.*, pp. 246-247).

Il a invité les écrivains et les poètes présents dans le congrès à suivre une philosophie vivante et vraie, et à puiser les thèmes de leurs œuvres dans la vie réelle.

Après des discours sur la littérature persane moderne, une partie du congrès a été consacrée à la lecture d'œuvres des participants. Des poètes comme Rahi Moayyeri, Ali Moïniân, Navvâb Safâ, Fereydoun Tavaloli, Ravâ Hitch, Habibollâhi, Ra'di Azarakhchi, Ali Sedârat, Djalâledin Homâyi, Abdol Ali Tâati et Milâni ont lu leurs poèmes. La majorité des poèmes étaient politiques et polémiques, critiquant notamment les conditions de vie misérables des paysans et des ouvriers, et plus globalement la société iranienne sous le régime dictatorial des Pahlavi. Certains poèmes ont été rédigés sous l'influence de la Révolution d'Octobre, et glorifiaient la Révolution ou la victoire de Staline contre l'Allemagne nazie à Stalingrad. Beh Azin, Bozorg Alavi, Zabih Behrouz, Sobhi Mehtadi et Djavâheri ont quant à eux lu leurs proses.

Durant la cérémonie de clôture du congrès, Bahâr a espéré que la liberté de pensée et d'expression allait ouvrir de nouveaux chemins aux écrivains, et que le «réalisme» serait concrétisé soit au travers de la poésie, soit au travers de la prose. (*Ibid.*, pp. 301-302).



▲ *Bozorg Alavi*

Le premier congrès des écrivains a constitué une étape remarquable dans l'histoire de la littérature persane contemporaine. Ce congrès pourtant très idéologisé (soviétisé) réussit à rassembler pour la première fois des écrivains et poètes iraniens politiquement et idéologiquement très loin les uns des autres, notamment en mettant l'accent sur l'importance de l'innovation en littérature, la responsabilité des écrivains, et le rôle social de l'art.

La résolution finale du congrès a tenté de définir la place de l'écrivain dans la société en revenant sur les rôles traditionnels de la littérature persane (prose et poésie) au sein de la société,

vis-à-vis du peuple et du monde. Fut aussi formulé le souhait que les écrivains iraniens s'efforcent de suivre la vérité et la justice, qu'ils s'opposent à l'oppression, et qu'ils prennent la part de liberté, de justice et de savoir qui leur revient. La nécessité de leur lutte contre le fascisme, leur défense de la paix mondiale ou universelle, et la diffusion de pensées humanistes et démocratiques permettant le progrès de l'Iran furent également soulignés. Le congrès a incité les écrivains et poètes à davantage se tourner vers le peuple, à chercher de nouveaux styles conformes à la vie actuelle, et à propager une critique littéraire juste et scientifique et les conditions de la genèse d'une grande littérature. En outre, le développement des relations culturelles et littéraires de l'Iran avec l'ensemble des "démocraties progressistes" du monde et notamment avec l'Union soviétique, fut fortement conseillé, de même que la mise en place d'une commission provisoire destinée à créer un institut ou un syndicat des poètes et écrivains iraniens (*Ibid.,* pp. 302-303).

En conclusion, le premier congrès des écrivains a constitué une étape remarquable dans l'histoire de la littérature persane contemporaine. Ce congrès pourtant très idéologisé (soviétisé) réussit à rassembler pour la première fois des écrivains et poètes iraniens politiquement et idéologiquement très loin les uns des autres, notamment en mettant l'accent sur l'importance de l'innovation en littérature, la responsabilité des écrivains, et le rôle social de l'art. Son résultat le plus attendu fut la fondation d'une Association des écrivains, projet qui ne vit pas le jour en raison du contexte politique et des dissensions qui ont vite séparé les écrivains. En outre, l'attentat perpétré contre Mohammad Rezâ Shâh en 1948 fournit un prétexte au gouvernement pour limiter les activités politiques et sociales, limitation bientôt suivie par la féroce répression de toute liberté qui clôtura le coup d'Etat de 1953. Néanmoins, les «directives» du congrès ont dominé l'esprit de la littérature persane durant quelques décennies (Abedini, 2008, p. 207).

L'organisation du premier congrès des écrivains montre bien l'influence de la politique sur la littérature et l'importance alors accordée au rôle de l'artiste dans la société. Comme ce premier congrès était organisé par l'Association des relations culturelles irano-soviétiques, l'influence politique de la vague communiste y fut omniprésente. Un bon nombre des écrivains et poètes présents au congrès étaient membres ou partisans du parti Toudeh, d'où l'attachement au genre «réaliste» ou «réaliste socialiste».

Le gouvernement de Ghavâm-os-Saltaneh, Premier ministre iranien de l'époque, a néanmoins semblé jouer sur deux tableaux. S'il est apparu au départ comme soutenant la culture et la littérature, peu après le congrès, à la suite de l'échec du coup d'Etat de 1953, le régime du Shâh est devenu synonyme de répression et de censure (*Ibid.*, p. 207). Par conséquent, l'ambiance culturelle resta défavorable sur le long terme et ne permit pas aux objectifs du congrès de se réaliser. L'ensemble des éléments mentionnés a induit un profond désespoir, marqué d'individualisme et souvent de nihilisme parmi les poètes et écrivains iraniens. La littérature réaliste persane qui était, malgré certaines lacunes, en voie d'évolution, connut une halte brutale dans sa créativité pendant presque une décennie. Il faudra attendre les années 1960 pour être témoins du retour d'une littérature engagée et mature, soutenue par la fondation du «Cercle des écrivains» en 1968. ■

---

*Doctorante en littérature comparée à l'université de Valenciennes

1. Ecrivain, chercheur, traducteur et l'un des fondateurs et théoricien du parti Toudeh, nom du parti communiste iranien.
2. Ecrivain, traducteur, homme politique iranien et l'un des fondateurs du parti Toudeh.
3. Le parti communiste iranien fondé le 29 septembre 1941.
4. Poète, homme politique, journaliste, professeur de littérature et historien.
5. Homme politique et littéraire, poète, écrivain et traducteur iranien (1893-1980).
6. Homme de lettres, poète, chercheur, professeur d'université et rédacteur en chef de la revue *Sokhan.*

Bibliographie:

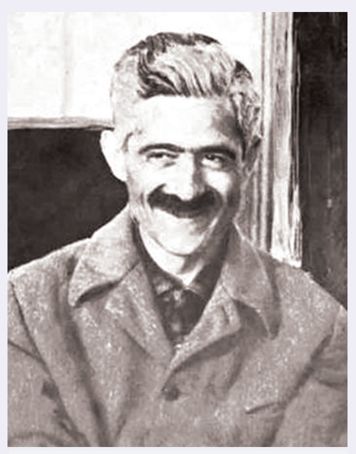
- Abedini, Hassan, *Sad sâl dânstân nevisi dar Iran (1253-1342)* (Cent ans de fiction en Iran (1874-1963)), Téhéran, éd. Nashr-e Tondar, 2008, vol. 1 et II.
- Abedini, Hassan, *Sad sâl dânstân nevisi dar Iran (1253-1342)* (Cent ans de fiction en Iran (1874-1963)), Téhéran, éd. Tchechmeh, 1990, vol. I.
- *Le premier congrès des écrivains iraniens (1946)*, recueil des articles, 1947.

LECTURE RECIT

Rêve de puissance

Jalâl Al-Ahmad

Traduit par
Arefeh Hedjazi


▲ Jalâl Al-Ahmad

Jalâl Al-e Ahmad est un écrivain, homme de lettres et critique iranien né en 1923 et mort en 1969. Auteur prolifique, écrivain engagé, il est notamment connu pour son style journalistique, rapide et incisif, et son implication dans la vie politique et sociale de son temps. Il est à ce titre l'un des rares hommes de lettres de son époque qui s'intéressa de près aux réformes politiques et sociales, et notamment à leur impact sur la vie des paysans et des ouvriers. N'hésitant pas à partager le quotidien des couches les plus défavorisées de la société iranienne, il a été un observateur lucide de son siècle. Durant toute sa carrière, il a dénoncé les maux de la société iranienne d'alors, tels que l'occidentalisation forte des intellectuels iraniens, les conséquences désastreuses de la Révolution blanche du roi Pahlavi sur la vie des paysans, l'immigration massive de ces derniers vers les villes ou la pauvreté extrême des habitants des bidonvilles. Traducteur en plusieurs langues, notamment le français et le russe, et attiré un certain temps par le communisme, il connaissait très bien les littératures étrangères et a activement contribué à l'essor de la prose moderne en Iran. Son style bref et percutant donne un ton très personnel à son écriture.

Gravissant les marches de l'entrée du bazar, Ziretchi n'avait pas encore atteint la rue qu'il tomba de nouveau nez à nez avec un soldat armé, fait qui augmenta sa mauvaise humeur. La maison de commerce où il travaillait était située juste à l'entrée du bazar et il en sortait pour aller au bureau du télégraphe. Dès qu'il mit le pied dehors, la mauvaise humeur le saisit. Le fait de ne pouvoir lire le télégramme le chagrinait. Mais pensant au soldat avec son arme sur l'épaule, il oublia rapidement sa tristesse, alors même que son humeur empirait. Cela faisait longtemps que Ziretchi s'énervait chaque fois qu'il voyait dans la rue un soldat ou un gendarme, arme à l'épaule.

Il n'en comprenait pas lui-même la raison. C'est-à-dire qu'en réalité, au lieu de s'énerver, une forme d'angoisse particulière et écœurante le saisissait. A chaque fois qu'il voyait un de ces hommes, il pâlissait et s'arrêtait quelques minutes, ou alors il les suivait sur quelques mètres et si rien ne se passait pour le sortir de son drôle d'état, il ne savait combien de temps il restait à observer, comme en transe, le fusil sur l'épaule du soldat ou du gendarme.

Puis, après avoir repris son sang-froid, il réfléchissait de nouveau à la question en prenant à chaque fois la même résolution en guise de conclusion. La question était de comprendre pourquoi il perdait son sang-froid chaque fois qu'il voyait une arme. Pourquoi cette insolite angoisse le prenait et le faisait trembler? Pourquoi l'oubli le saisissait? Ziretchi voulait donc savoir avant tout pourquoi cet étrange état s'emparait de lui et que se passait-il réellement durant ces moments-là? Que lui arrivait-il? L'espoir, l'attente, la peur, la terreur, ou le désir.... Finalement, comment décrire exactement ce qui lui arrivait quand il voyait une arme? C'est ce qu'il voulait savoir.

Une fois, avec un de ses amis, ils avaient croisé le chemin d'un de ces fantassins sur l'avenue Shâhâbâd. De nouveau, il avait perdu son self-control et ses pas avaient ralenti d'eux-mêmes, alors qu'il

fixait, hébété, le fusil neuf et brillant sur l'épaule du militaire. Son ami, qui les avait dépassés, s'était rendu compte de son état et revenant sur ses pas, l'avait pris par le bras pour le faire avancer. Ziretchi, devançant les questions, avait justifié son comportement bizarre: "Tu as vu ce qu'il était beau, ce fusil?" Il avait prononcé ces mots alors qu'ils étaient encore à la portée d'oreille du soldat, et ce dernier, que le seul fait de porter une arme forçait à être suspicieux, fut obligé d'examiner avec méfiance ce qu'il venait d'entendre. Il avait donc fixé d'un regard menaçant et scrutateur leurs dos qui s'éloignaient. C'est l'ami de Ziretchi qui le lui avait rapporté quand ils se séparaient au sud de l'avenue Lâlezâr. Il lui avait expliqué comment le militaire les avait soupçonneusement scrutés...

Tout en avançant difficilement sur le trottoir fourmillant de passants de Nâsser Khosro, s'ouvrant un passage parmi le flot des gens qui marchaient épaule contre épaule, Ziretchi réfléchissait. Finalement, seules de telles rencontres lui permettaient de réaliser son vœu. Il le comprenait enfin et venait de se décider. Aujourd'hui, il avait eu l'occasion de résister à cet étrange état d'excitation et d'attraction qui lui faisait littéralement perdre la tête et l'enfonçait dans l'oubli de soi. S'il voulait réaliser son vœu, il fallait qu'il soit plus vif, qu'il se contrôle.

Il venait juste d'arriver à Shamsolemâreh quand il tomba nez à nez avec deux soldats armés. Ils étaient campés au milieu de la chaussée, alors que lui était sur le trottoir. Il voulut aller vers eux mais la rue était bondée et il eut peur. Puis, une ligne de voitures et de bus fit écran entre lui et les soldats et il abandonna sa poursuite.

En avançant, il n'avait pas perdu le fil de ses idées. Enfant, Ziretchi, laissé seul à la maison, avait fouillé les affaires de son oncle et trouvé une baïonnette rouillée, à la tête légèrement effilée comme les couteaux à cran d'arrêt, mais beaucoup plus longue. De son oncle, on disait qu'il s'était empoisonné et qu'on avait un matin retrouvé son corps noirci et défiguré derrière la porte fermée de sa chambre. Lui-même n'avait aucun souvenir de son oncle et n'avait jamais su pour quelle raison il s'était tué. Mais il ne savait pourquoi, depuis sa découverte, il avait tenté de trouver une relation entre cette baïonnette tordue et le suicide de son oncle. Il ne savait pas pourquoi la baïonnette lui rappelait son oncle. Il se souvenait qu'à l'époque où son père l'avait sorti de l'école pour le mettre en apprentissage au bazar, il avait eu l'idée de lui demander pourquoi l'oncle ne s'était pas tué avec la baïonnette pour mourir facilement, au lieu de s'empoisonner et mourir défiguré? Mais de peur que son père n'apprenne qu'il avait dérobé la baïonnette de son oncle, il n'avait jamais posé la question.

Ziretchi, perdu dans ses souvenirs d'enfance, dépassa deux soldats sans les remarquer. Marchant lentement sur le trottoir, il était noyé dans ses souvenirs. Sa rêverie se prolongeait considérablement. Il n'était toujours pas arrivé à Bâb Homâyoun. Le trottoir était bondé et lui, sautait d'une réflexion à l'autre. Ziretchi était marié depuis longtemps et avait maintenant trois enfants, mais il gardait encore la baïonnette tordue de son oncle dans le coffret où il rassemblait ses babioles personnelles et quand sa femme et ses enfants n'étaient pas là, il la sortait, jouant avec sa garde et sa lame, la nettoyant minutieusement pour éviter qu'elle ne se rouille. Aujourd'hui, il emportait un télégramme de la maison de commerce au bureau du télégraphe pour l'envoyer en Inde, et constater qu'il ne savait plus lire l'alphabet occidental le chagrinait. Même s'il avait pu lire comme avant les lettres sur le papier, il ne comprenait désormais plus ce qu'elles signifiaient.

Il y avait un moment que Ziretchi avait dépassé Bâb Homâyoun et il arrivait presque à Dâr-ol-Fonoun. Les passants se faisaient plus rares et lui attendait de recroiser un militaire. En marchant, il pensa de nouveau à sa baïonnette tordue. Et lui revinrent en mémoire tous ses souvenirs de la baïonnette et du fusil et du rêve qu'il avait fait et de la lampe à pétrole qui s'était renversée ce jour-là et sa mère, rentrée l'après-midi, qui l'avait puni. Et il se souvint qu'il s'était décidé à passer à l'acte, à s'approcher doucement d'un garde et sans attirer l'attention, examiner son arme et découvrir enfin ses sentiments. Près de l'entrée de Dâr-ol-Fonoun, il tomba finalement sur un soldat. Il ralentit son allure et l'air indifférent, se mit à le suivre. Le soldat avait jeté son arme sur son épaule gauche et la main négligemment passée sous la crosse, il marchait sur la chaussée en longeant le *djoub.*

Malgré tout le mal que son chef de sa maison de commerce lui avait dit du service militaire et même s'il avait des chances d'être réformé, Ziretchi avait rêvé du service obligatoire et de la vie à la caserne. Mais à la demande de son employeur, il avait fait mention de son état de père de famille et il avait été réformé. Bien qu'il affichât un air satisfait, au fond, il regrettait de ne pas avoir vécu cette expérience. Il souhaitait connaître de près la vie des militaires, vivre quelque temps à leurs côtés, tenir une arme et porter ces lourdes bottes. Une autre raison encore était à l'origine de ce désir: celle de pouvoir finalement faire quelque chose de sa baïonnette inutilisée. Jusqu'à quand devait-elle rester à prendre la poussière dans son coffret?

La sentinelle, arrivée à l'extrémité de son secteur de ronde, fit demi-tour et tomba nez à nez avec Ziretchi qui le suivait. Mais elle ne le remarqua pas. Ziretchi avança encore. Puis s'arrêta. Il attendit un peu puis se remit à la suivre. Il était de nouveau perdu dans ses pensées et marchait derrière le garde. Quand il se calma, il se dit: «Ces armes sont si belles qu'on ne peut s'empêcher d'en vouloir une.» Il pensa qu'il aurait tant aimé avoir un de ces fusils, pour y accrocher la baïonnette tordue dont il prenait soin depuis si longtemps avec tant de peine, et de le jeter sur son épaule…

Ziretchi était perdu dans sa rêverie quand le garde refit demi-tour et le revoyant, se mit sur ses gardes. Il le dévisagea un moment, puis s'en alla. Ziretchi n'abandonnait pas son idée fixe. Cette fois, il ne lui était plus possible de se retourner avec précipitation. Le chemin où marchait le soldat commençait à se dégager et il n'y a avait plus beaucoup de monde. Ziretchi attendit que le soldat fasse de nouveau demi-tour, puis s'approcha précautionneusement et recommença à le suivre, cette fois avec peur. Son cœur battait la chamade sans qu'il connaisse la raison de son angoisse. Mais il avait à peine avancé que le fusil bougea sur l'épaule du garde, qui s'arrêta net, faisant un drôle de demi-tour sur son talon, et avant que Ziretchi ne comprenne pourquoi le militaire jurait et l'injuriait tant, un policier arriva en courant et les deux l'emmenèrent au commissariat.

Ziretchi fut libéré quatre jours plus tard alors qu'il s'inquiétait plus que tout de son coffret. Quand le portique en fer de la prison se referma derrière lui avec un grand bruit et qu'il vit le commis de la maison de commerce qui l'attendait, la honte l'étreignit. Cela faisait longtemps que la ville était sous couvre-feu et qu'on devait protéger les gens de toute atteinte contre leur vie et leurs biens. C'était sûrement pour ça qu'il avait été arrêté. Des questions se pressaient sur ses lèvres qu'il voulait poser au commis mais il avait honte. Il avait même honte de marcher avec lui. Il se sentait diminué, plus petit que lui. Mais le jeune garçon savait visiblement quelque chose. Trottinant aux côtés de Ziretchi, il s'impatienta et lui dit: "Ces salopards ont même fouillé votre maison!" Et Ziretchi, sans comprendre ce qu'il disait, répliqua: "Oui, je sais." Et sa nausée augmenta. Que savait-il? D'où savait-il? Ziretchi n'alla pas à son travail. Renvoyant le petit commis au bazar, il lui dit qu'il viendrait d'ici midi et prit rapidement le chemin de sa maison. Ziretchi ne pensait plus à rien. Ne lui restait plus en tête que son coffret, dont il se demandait s'il ne lui était rien arrivé. Tous ses secrets, depuis son enfance jusqu'à maintenant alors qu'il était marié et père de famille, y étaient cachés. Il traversa rapidement les rues et ruelles et arriva chez lui. A la maison, tout le monde l'attendait. Hier, la maison de commerce avait été prévenue qu'il serait libéré aujourd'hui. Et maintenant on l'attendait. La porte était grande ouverte. Il entra, traversa le porche et sans égard pour son fils qui ne savait comment exprimer sa joie, pour sa femme qui pleurait, on ne savait si de joie ou d'un autre sentiment, pour les membres de sa famille qui l'entouraient et dont les salutations et les questions s'étaient arrêtées au bord des lèvres, alla directement vers le débarras. On s'était rassemblé silencieusement et personne n'osait poser de questions ou lui raconter ce qui s'était passé. Ziretchi ouvrit le coffret en rabattant violemment le couvercle. Le couvercle sauta, frappa le mur et revint.... Mais la baïonnette n'était plus là... Le couvercle du coffret s'écrasa sur la main de Ziretchi, mais ce dernier ne comprenait plus rien. Comme si le toit s'était effondré sur lui. Comme si un soldat armé le frappait à la tête avec la crosse de son fusil, comme si on lui avait enfoncé la baïonnette rouillée dans l'arrière du crâne. Il était perdu et tout en serrant le poing sur la clef du coffret, il s'évanouit. ■

Nouvelles sacrées (IX)

Du Forough-e djâvidân à Mersâd (2ème partie)

Khadidjeh Nâderi Beni

La résistance des Iraniens dans la région de Hassan Abâd paralyse les forces armées de l'ALNI derrière les hauteurs de Tchahârzebar. Les commandants du Sepâh planifient en même temps une opération qui vise à annuler cette invasion. Cette opération baptisée Mersâd (Opération Embuscade) est effectuée en collaboration avec l'Armée de l'air iranienne. Le Sepâh y engage ses unités d'élite, dont les brigades de Nabi-e Akram et de Moslem, le bataillon d'Ilâm et d'Eslâm Abâd, etc. Le 30 juillet 1988, l'opération commence sur ordre du commandant Ali Sayyâd Shirâzi[1].

Au cours de la première phase de l'opération, le bataillon d'Eslâm Abâd, possédant des informations complètes sur la topographie des lieux, pénètre dans la ville et lance des attaques-surprises contre les forces occupantes. Les Monâfeghins sont donc obligés d'engager deux brigades positionnées dans la région de Hassan Abâd pour faire face à cette offensive. L'Iran rappelle également les unités de la troupe 27 Mohammad Rassoulallâh qui profitent de cette désorganisation pour s'infiltrer derrière les lignes ennemies en traversant l'ancienne station d'essence proche de la ville. En même temps, des chasseurs et des hélicoptères d'attaque de l'armée iranienne procèdent à des bombardements d'envergure des bases et des équipements nouvellement installés par les forces de l'ALNI à différents points de la ville. Suite à cette suprématie à la fois terrestre et aérienne, les forces armées iraniennes réussissent à reprendre la ville. Les attaques préalables paralysent de plus en plus l'ennemi et son avancée est stoppée. L'Iran arrive donc à repousser les forces armées de l'OMPI hors de Sarpol-e Zahâb et d'Eslâm Abâd.

▲ *Mouvements des troupes iraniennes pour la libération d'Eslâm-Abâd (est en ouest) occupée par l'OMPI (ouest en est)*

Après la conquête d'Eslâm Abâd, les combattants iraniens avancent vers la ville de Kerend, elle aussi occupée par les Monâfeghins. La supériorité iranienne étant nettement visible, de nombreux officiers de l'OMPI se hâtent de quitter Kerend avant d'être emprisonnés par l'armée iranienne, ce qui accentue l'humiliation de l'échec de l'opération Forough-e djâvidân pour l'OMPI. La débâcle de l'ennemi est telle qu'à l'arrivée des Iraniens à Kerend, la ville est déjà libérée de toute présence étrangère, événement qui marque l'apothéose de la victoire de l'opération Mersâd.

Durant cette opération, l'OMPI subit de lourdes pertes. En plus des 1600 morts et 1100 blessés, cette organisation perd un bon nombre de chars d'assauts, d'avions d'artillerie, d'obus et d'obusiers, de véhicules, etc. Plus important que la défaite militaire, il y a la défaite politique, puisque l'échec de cette



▲ *Commandant Ali Sayyâd Shirâzi*

opération porte lourdement atteinte au prestige politique et militaire de l'OMPI qui envisageait de conquérir tout le pays pour y instaurer un nouvel Etat. Le 30 juillet 1988, les Monâfeghins sont forcés de déclarer officiellement l'échec de l'Opération Forough-e djâvidân dans la région de Pâtâgh. L'armée iranienne obtient un butin important, dont 1000 lance-roquettes, 700 kalachnikovs, une dizaine de véhicules et de chars d'assaut, de nombreux équipements électroniques et des documents concernant le groupuscule des Monâfeghins. Plus de 300 combattants iraniens tombent en martyre lors de cette opération.

L'opération Mersâd, qui s'achève par une victoire décisive de l'Iran, est considérée comme étant la dernière grande bataille de la guerre irano-irakienne. Elle aboutit à la destruction de la branche armée de la terroriste OMPI et met un terme à la longue guerre entre les deux pays l'Iran et l'Irak. ■



▲ *La branche armée de l'Organisation des Modjâhedins du peuple iranien (OMPI) détruite en 1988.*

1. Le martyr Sayyâd Shirâzi, chef de l'Etat-major des forces armées iraniennes, qui fut lâchement assassiné par des terroristes de l'OMPI en 1999.

Source:

- Doroudiân, Mohammad, *Seyri dar djang-e Iran-Arâgh* (Un Regard sur l'Histoire de la guerre Iran-Iraq), vol. 5: *Pâyân-e djang* (La fin de la Guerre), Centre des études et recherches de la Guerre, Téhéran, 1367/1988.

A qui puis-je dire bonjour?

Arezou Abdi



▲ *Simin Dâneshvar*

La nouvelle A qui puis-je dire bonjour?*, publiée en 1980 dans un recueil de nouvelles qui porte le même titre, est écrite par Simin Dâneshvar (Shirâz, 28 avril 1921 – Téhéran, 8 mars 2012), l'une des premières écrivaines contemporaines iraniennes. L'œuvre romanesque de Simin Dâneshvar occupent une place particulière dans la littérature iranienne contemporaine. Malgré le rôle relativement limité du personnage de la femme dans une grande partie des histoires iraniennes - et parfois même dans celles écrites par des femmes -, Simin Dâneshvar présente la femme sous tous les aspects de sa personnalité. Les sujets de la plupart de ses histoires sont empruntés à la vie réelle. La diversité de ses personnages et les thèmes abordés reflètent sa compréhension profonde des multiples facettes de la société iranienne.*

Qui reste-t-il vraiment à qui je peux dire bonjour? Madame la Directrice est morte, Hâdj Esmâ'il a disparu, ma fille unique est tombée dans les griffes d'un loup, le chat est mort, la pince à charbon est tombée sur l'araignée et elle est morte, elle aussi. Maintenant, qu'est-ce qu'il tombe comme neige! A chaque fois qu'il neige, mon cœur se serre tellement que j'ai envie de me taper la tête contre les murs. Le médecin du dispensaire a dit: «A chaque fois que tu souffres et que tu n'as personne à qui te confier, parle, parle-toi à haute voix!» De cette façon, on devient sa propre pierre de patience[1]. Il a dit: «Va dans le désert et crie! Insulte qui tu veux!»

La neige tombait tellement qu'on voyait bien qu'elle ne s'arrêterait pas de sitôt. Il neigeait comme cela depuis le début de l'hiver. La neige était gelée par terre. Où les gens pouvaient-ils bien faire tomber la neige de leur toit, à part dans les ruelles? Aller et venir, c'était l'affaire des gens costauds, des jeunes sportifs et des enfants sans cervelle dont l'école était fermée. S'il ne neigeait pas, il y aurait une hausse inattendue des prix, la famine, et on parlerait du rationnement de l'eau et de l'électricité. S'il neigeait, l'école serait fermée et la vie paralysée. Hier soir, il y a eu une panne d'électricité dans la rue Alâee. Kowkab Soltân était assise, les pieds sous le *korsi*[2], le regard fixé dans l'obscurité. Elle allait perdre la tête, son cœur battait très fort, comme un tambour de machine à laver. Elle s'est dit qu'elle deviendrait folle si elle ne sortait pas de la chambre et du noir. Elle s'est levée, descendue les marches à tâtons, et s'est tenue sur le seuil de la porte dans le froid et les ténèbres. Un vent froid soufflait et l'enfant du voisin pleurait. Avant-hier soir, leur tuyau d'eau avait éclaté, cela faisait trois jours que l'éboueur n'avait pas ramassé leurs ordures. Kowkab Soltân, retraitée du Ministère de l'Education nationale, avait peu de choses à

mettre à la poubelle. Lorsque le tuyau d'eau avait éclaté, il n'y avait pas eu de dégâts chez elle. Elle habitait à l'étage du dessus, voisine de Monsieur Panirpour qui avait deux grandes pièces, une cuisine et des toilettes. Il avait trois filles d'âge mûr et un mastodonte de femme. Les voisins l'avaient surnommé Panirpour[3] parce qu'il vendait des produits laitiers au début de la rue Jâleh et il ne faisait crédit à personne, même à vous. Son vrai nom était Monsieur Shariatpour Yazdâni. Pour faire ses ablutions et ses besoins, Kowkab Soltân descendait prendre de l'eau au robinet de la cuisine. Elle ne cuisinait pas beaucoup. Son dentier irritait constamment ses gencives et sa langue. Sa chambre était grande comme un mouchoir de poche, sans aucun meuble. Elle avait donné tout ce qu'elle possédait à son gendre comme dot pour sa fille. Kowkab Soltân sortit ses pieds du *korsi*, se leva et se mit à regarder la neige derrière la fenêtre. Les toits étaient déjà tout blancs et les pins de la maison voisine étaient couverts de neige. Les stalactites du toit de la maison d'en face étaient déjà là hier, avant-hier, dès le début du Sagittaire[4]. Comme son cœur était lourd de chagrin! Depuis la veille, elle n'avait cessé de penser à Hâdj Esmâ'il. «Quels plaisirs nous avons eu ensemble! Hélas, c'est passé très vite. L'été, lorsque Madame la Directrice se rendait à Evin, Hâdj Esmâ'il réchauffait l'eau du bain, m'y mettait, me lavait et me relavait, il me savonnait, me chatouillait et on éclatait de rire. On se chuchotait, on se murmurait des mots d'amour et on se consolait. Sur le lit de Madame la Directrice, au milieu de la cour, on mettait un tapis et on se mettait à fumer de l'opium. On goûtait de l'eau-de-vie jusqu'à s'enivrer et on couchait ensemble, sous la moustiquaire de Madame la Directrice. Il m'avait appris à lire et à écrire. Je lui lisais *Amir Arsalân* qu'on a relu cinq fois. *Shamsol-Ghahghaheh* trois fois, *Le Baiser d'Azrâ* deux fois. Madame la Directrice avait beaucoup de livres qu'on pouvait prendre et ramener plus tard. Hâdj Esmâ'il était le gardien de l'école et moi, j'étais la bonne à tout faire de Madame. J'égrenais les grenades et les apportais à l'école à dix heures, et lorsqu'il n'y en avait pas, j'apportais du sirop. Je préparais le déjeuner, le soir elle ne dînait pas, elle buvait seulement un verre de lait et allait se coucher.

Sacrebleu! On avait épuisé toutes les ruses possibles pour s'amuser dans cette ville: combien de fois sommes-nous allés au théâtre et au cinéma! On a vu *Le Voleur de Baghdad*, *Hansa l'Arabe*, *Les Secret de New York, Arshin Malalan* - quatre ou cinq fois. Notre argent semblait inépuisable. Madame la Directrice me payait tandis que Hâdj Esmâ'il recevait un salaire du Ministère. Le médecin du dispensaire m'a dit: «Parle-toi à toi-même! Extériorise ce qui te rend heureuse et ce qui te rend triste! Ne les garde pas pour toi!»

On est allé à Karbalâ, on a supplié l'Imâm Hossein de nous donner un enfant. Dieu nous a donné Robâbeh. L'année suivante, Hâdj Esmâ'il est allé au travail et n'est pas rentré le soir. Aussi simple que cela, le bonhomme avait disparu. Madame la Directrice, le service de sécurité, la police, tout le monde l'a cherché. Moi-même, j'ai pris Robâbeh dans mes bras et je suis allée d'un bureau à l'autre, c'était comme s'il n'avait jamais existé, plus aucune trace de lui. J'ai couché Robâbeh et je me suis mise toute seule à fumer de l'opium. J'avais habitué le chat de Madame la Directrice à l'odeur de l'opium et dès que celle-ci se répandait, il venait s'asseoir à coté de moi, fermait les yeux et reniflait. Je soufflais la fumée sur lui et il s'étirait. Puis j'ai habitué l'araignée à la fumée. Elle avait tissé une toile dans le coin de la chambre, l'odeur de l'opium s'élevant, elle descendait près du réchaud et ne bougeait plus. La pince à charbon est tombée sur elle et elle est morte. Madame la Directrice a écrit une lettre pour que je remplace Hâdj Esmâ'il comme concierge de l'école, elle m'a gardée dans sa maison jusqu'à sa mort. Que Dieu bénisse son âme! Elle disait: «Ton travail a doublé, tant mieux! C'est en travaillant beaucoup que tu pourras supporter cette longue vie sans compagnon.» Elle était contrariée de me voir fumer. Elle m'a tellement grondée que j'en ai perdu le goût. Et plus, j'avais

tant à faire que je n'avais plus le temps de fumer. Dans la maison de Madame la Directrice, je faisais le ménage et à l'école, je nettoyais les toilettes et les salles de classes, j'apportais les relevés de notes des élèves chez eux et recevais un pourboire. Peu avant le Nouvel An, je plantais des labdanums dans les pots en céramique, je faisais germer du blé et des lentilles dans des vases en terre cuite que je déposais dans le bureau de Madame la Directrice ou bien je les emmenais chez les professeurs et je recevais un pourboire qui s'élevait entre 2 et 10 toumans. J'ai fait tout ça pour que Robâbeh vive à l'aise. Je l'ai habillée comme les filles nobles jusqu'à ce qu'elle ait obtenu son bac. Si Madame la Directrice n'était pas décédée, je ne l'aurais pas mariée. Elle est décédée et j'ai perdu mon logement. Après 18 ans de travail, j'ai été mise à la retraite. On m'a dit: «C'est le moment!» et on m'a chassée de la maison de Madame la Directrice. J'ai été obligée de gâcher la vie de ma fille en la mariant à une canaille qui travaillait à l'étude du notaire Lachini. Il était très arrogant! Qu'est-ce que je pouvais faire? La fille avait belle allure et s'habillait comme les filles riches, elle allait chaque semaine chez le coiffeur. Avec une retraite et une chambre louée, ce n'était pas possible! Et plus, elle n'avait pas été acceptée à l'université.

Le médecin du dispensaire a dit: «Insulte à voix haute qui tu veux, ça te calmera!» maintenant, ma bouche est toujours remplie d'injures. Dieu sait si j'étais bonne vivante, j'aimais les ruisseaux, les arbres et la lune dans le ciel.

Personne ne m'a appris ni le jeûne ni la prière. Quand j'étais à Karbalâ, j'imitais Hâdj Esmâ'il; il priait à haute voix et moi, je répétais ses paroles dans mon cœur. J'ai tout oublié quand je suis arrivée à Téhéran. Par contre, je sais comment insulter. J'insulte tous les hommes sans cœur, je les maudis. Certains hommes sont restés humains, ont tenu leur parole et sont morts, d'autres ont disparu. On a amené Mirzâ Rezâ Kermâni au Parlement, les hommes nobles et les riches étaient assis côte à côte. Ils répétaient sans cesse: «Mirzâ Rezâ, dis bonjour!» Il répondait: «A qui je dis bonjour?»

Je dois aller acheter du lait pour faire du riz au lait. Non, je vais faire de la bouillie. Mais comment sortir? Il fait un froid de canard. Les bottes américaines *Bella* que je viens d'acheter sont trop grandes et m'écorchent les pieds, mon oreille droite résonne, j'ai mal au genou droit. Depuis hier soir, je n'arrête pas de penser à Hâdj Esmâ'il et ma tête bourdonne. Il faut que je sorte, si je reste dans la chambre à me parler à moi-même, je vais devenir folle. J'en ai le cœur tout retourné. Je vais envelopper mes pieds de papier journal, puis j'enfilerai les chaussettes de laine que j'ai tricotées, de cette façon, les bottes seront à ma pointure. Comme le tricot m'a aidé à cette époque-là! Tricoter évite de penser à ses problèmes. Jusqu'à maintenant, j'ai tricoté dix petits pulls en laine pour Massoud et Mansour. Quels jolis motifs j'y ai tricoté! Mais mon gendre leur a interdit d'accepter mes cadeaux. Maintenant, je tricote et détricote. Je n'ai plus personne pour qui tricoter ni d'argent à dépenser. Les prix ont flambé et la vie humaine a perdu de sa valeur.

Dès le premier jour, je lui ai dit que ma fille était ma seule richesse au monde. A Dieu ne plaise qu'on l'éloigne de moi. Mais dès le début, ce crétin a cherché querelle. Sinon, pourquoi aurait-il loué une maison à Bâgh-e Sabâ, très loin de moi? Je lui ai parlé correctement, mais il m'a chassé de chez ma fille. Maintenant, je sais ce que je dois faire. Je vais apprendre la prière du déshonneur de Madame Panirpour. Je vais réciter cette prière sur le toit des toilettes de la maison de mon gendre pour qu'il soit maudit et qu'il crève. Madame Panirpour connaît toutes sortes de prières. Ne m'avait-elle pas dit l'autre jour sur le toit de réciter la prière du déshonneur[5]? Le jeudi soir, les Panirpour écoutent les sermons de Monsieur Râshed et ils mettent la radio tellement fort que tous les voisins l'entendent. J'aime écouter les chansons de Ghamar-ol-Molouk Vaziri, elle chante comme un rossignol. Madame la directrice avait quelques disques d'elle et je n'ai pas compris qui les a

pris. En été, alors que l'école était fermée, elle allait à Evin Darakeh, que Dieu la bénisse! Nous arrosions la cour et les pétunias que nous avions plantés et sous le treillage de la vigne, nous mettions les disques de Zelli ou Eghbâl-ol-Soltan. Je faisais du sirop de citron et en donnais à Hâdj Esmâ'il. Je lui disais: «Que ça te fasse du bien!» Il disait: «Bois la première!»

Je serai tellement heureuse que Robâbeh me rende visite avec ses enfants Massoud et Mansour. J'ai supplié Massoud de me donner un bisou pour l'amour de son arrière-grand-père et il a mis sa joue devant mes lèvres.

Il faut faire la prière du déshonneur sur le toit des toilettes, après le lever du soleil, puis il faut maudire Yazid et Moâvieh[6]. Madame Panirpour me l'a dit. Avant l'hiver, assise sur le toit, elle est venue préparer ses herbes. Le soleil nous faisait fête. Je suis allée sur le toit pour pendre le linge sur le fil. J'étais trop triste. Je lui ai dit bonjour. On a parlé et ri ensemble. Puis je lui ai dit que j'avais profité de tous les plaisirs de ce monde, après je lui ai parlé de mon gendre qui m'a beaucoup fait souffrir. Elle a dit: «Fais la prière du déshonneur pour que Dieu le maudisse. Je ne sais pas pourquoi à partir de ce jour-là, elle m'a fait la tête et lorsque nous nous croisions, elle faisait semblant de ne pas me connaître. J'apprendrai quand même avec elle la prière du déshonneur. Si seulement il y avait du soleil et peu de neige sur le toit des toilettes! On dirait que Dieu a secoué sa couette déchirée dont les cotons se sont dispersés partout. Que Dieu me pardonne! Je ne deviendrais jamais sage. J'ai la tête vide. «T'as tellement blasphémé que t'as récolté le malheur.» Je lui ai seulement dit: «On se demande si t'es vraiment un homme. Tes frères, ces espèces de géant et toi-même avez exploité ma fille. Enceinte, prête à accoucher, elle tenait avec une main la gamelle de son fils et de l'autre, la main de ce bâtard de Massoud. Elle lave le linge de toute ta famille, repasse, cuisine, tandis que ta mère égraine son chapelet et donne des ordres. Tes frères l'ont traitée comme une bonne. Toi-même quand tu rentres de ton travail, elle t'apporte de l'eau chaude et te lave les pieds et ponce tes verrues. Je l'ai vu moi-même, bien que ma vue soit faible.» Chaque fois que j'allais leur rendre visite, je sentais qu'en repartant mes jambes pesaient des tonnes. Lui, il était de mauvais humeur, sa mère ne cessait de nous faire des reproches, ses frères ricanaient. J'en avais par-dessus la tête! Depuis j'y suis allée très peu. Un jour, en fin d'après-midi, je suis allée voir Massoud à l'école maternelle. J'ai vu Robâbeh qui d'une main tenait son caddie et la gamelle de l'enfant et de l'autre la main de Massoud. Ma fille, en fin de grossesse, glissait sur la neige et Massoud ronchonnait en disant "prends-moi dans tes bras". Je l'ai pris moi-même dans les bras et nous sommes rentrés dans leur vilaine maison. Mon gendre était vautré sous le *korsi* et cassait des graines de tournesol entre ses dents. Sa mère priait dans un coin. Ses frères n'étaient pas encore arrivés. J'ai dit: «T'es vraiment un homme? Tu ne pouvais pas aller chercher ton enfant à l'école maternelle? Que tu crèves!» Je l'ai injurié et lui ai sorti tout ce qui me passait par la tête. Il en était stupéfait. Il s'est levé, m'a attrapé le bras et m'a traînée hors de la pièce et m'a jetée dehors en m'insultant: «Espèce de femme grossière, espèce de mégère, vieille sorcière…» Qu'est-ce qu'il n'a pas dit! En plus, il a la main leste. Il frappe ma fille. Les voisins l'ont entendu dire à ma fille: «Evidemment, avec l'éducation des bas-fonds que ta mère t'a donnée!» J'ai entendu dire que ma fille a accouché de son fils Mansour sans sage-femme. Maintenant, il doit avoir vingt mois. Peut-être parle-t-il déjà. C'est sa belle mère qui a dit que pour un deuxième, il n'y avait pas besoin de sage femme. C'est elle-même qui a attrapé Mansour lorsqu'il est sorti du ventre de sa mère. Les voisins l'ont-ils aussi aidée? Entendre cela m'a été insupportable. J'ai acheté trois kilos de mandarines pour aller voir ma fille. Son teint était jaune comme du curcuma, elle avait mauvaise mine et elle n'allait pas bien, n'avait même pas la force de s'assoir dans son lit. D'un ton suppliant, elle m'a dit: «Maman! Ne reste pas ici! Pars! Remporte les mandarines!

S’il comprend que tu es venue, il va me battre. Qui sait quand je pourrai me lever du lit. J’ai un tas de linge sale à laver.» Je me suis fâchée et j'ai dit: «Robâbeh, que je meurs avant toi! Ce n’est pas une vie ça, c'est la mort. Ton père et moi, que Dieu le bénisse! On a profité de tout ce qui est beau dans ce monde, et toi, tu souffres et tu endures! Combien de fois on peut vivre? Ton père t'emmaillotait, il te chantait une berceuse, il te lavait, te promenait.» Elle répondit: «Maman, j'ai deux enfants, je ne peux pas divorcer, et il n'est pas si méchant avec moi.» Je lui ai dit: «Pour faire la bonne, à toute faire, ce n’était pas la peine de faire des études... Robâbeh, tu me prends pour une gamine! Qu’est-ce qu'il peut te faire de pire encore?» Il m'a interdit d'aller à l'école de Massoud. J'irai à la boucherie, à l'épicerie, chez le fromager près de chez eux, peut-être me donneront-il des nouvelles du petit. Ils m'ont dit que Robâbeh portait des lunettes, tant elle a étudié, je ne sais pas, peut être il l'a frappée à la tête. Qu'est-ce que j'entends là! On m'a dit qu'il lui a brisé le crâne et qu'il a battu Massoud jusqu'à lui faire saigner l'oreille.

▲ *Couverture de la nouvelle* A qui puis-je dire bonjour?

Je le maudis beaucoup, et si une seule de ces malédictions se réalise, cela lui suffira jusqu'à soixante-dix générations. Qu’est-ce que je peux faire si le méchant prospère toujours. «Robâbeh! Ton père et moi avons bien profité de la vie, et toi aussi, on t'en a pas privé.» Je me suis dit: «Tant que tu seras à la maison, tu n'auras pas de soucis, car le jour où tu seras mariée, tu auras beaucoup de choses à faire», mais je ne pensais pas à ce point! Ses belles-sœurs, lorsqu'elles sont malades, ont le culot de s'installer chez leur maman chérie, et qui va vous soigner? «Robâbeh! Apporte du jus de fruit, fais de la soupe au poulet, cours acheter du lait, réchauffe le!» Madame la Directrice, que Dieu la bénisse, disait: «Laisse ta fille tranquille, qu'elle s'occupe de ses études, tu veux qu'elle devienne comme toi? Mais tu ne sais pas que la femme appartient toujours à la classe laborieuse.» Que ta tombe soit éclairée! Tu étais tellement savante!

Je dois me lever aller acheter du lait, non, je vais préparer de la bouillie[7]. Ce fichu dentier m'irrite les gencives. Le médecin du dispensaire m'a dit: «Quand tu en as marre de la solitude, sors! » Elle s'est levée et s'est regardée dans le miroir. La racine de ses cheveux était blanche, le reste auburn avec le bout noir. Ce n’était pas pour rien que son gendre l'avait traitée de sorcière, elle ne savait pas que les soupirs venant du cœur faisaient blanchir les cheveux. Quand elle était enceinte de Robâbeh au neuvième mois, son cœur la démangeait. Madame la Directrice a dit que c'étaient les cheveux du bébé qui poussaient. Elle disait, de quelque domaine que ce soit, dans l'état actuel des choses, la femme fait partie de la classe laborieuse.

Elle souleva un coin du tapis en coton et ramassa un toman qui était dessous. Elle pensa: "Quel dommage d'avoir donné deux tapis de laine en dot à mon gendre!" Elle se couvrit de son voile de prières, prit son parapluie couleur jujube et sortit. Elle marchait avec prudence, appuyant sa main aux murs, aux fenêtres et aux gouttières métalliques des maisons. Elle aurait

pu laisser son dentier à la maison, mais elle avait honte de paraître édentée et ridée. Elle devait prendre l'avenue Alaee jusqu'au bout et tourner derrière l'Organisation de la Planification. Dans l'avenue Shâh Abâd, il y avait toutes sortes de magasins. Elle pouvait passer devant la gendarmerie pour aller à l'Avenue Jâleh et acheter du lait chez M. Panirpour, le fromager. Mais il ne restait plus de lait, ni en bouteille, ni en paquet, ni en vrac. Que Téhéran tombe en ruines sur la tête des gens cruels, avec son hiver dur et glacial, son été torride, sans rivières, sans arbres, sans ruisseaux! Madame la Directrice disait que cette ville s'étalait partout comme une tache d'encre sur un buvard, comme un crabe écartant ses pinces. Tombe en ruine ville ressemblant aux carpes et aux crapauds!

Elle est allée chez le boucher. La femme de Monsieur Panirpour achetait de la viande, elle avait commandé un gigot de mouton. Monsieur Jafar était en train de le préparer, il coupait l'os en deux. La viande était fraîche, non congelée. Un vrai mouton iranien! Elle a demandé 2 kilos et 700 grammes. Ce n'est pas étonnant que les gens grossissent et aient un double menton. Madame Panirpour portait un foulard en laine, des gants, un tailleur revêtu d'une pelisse. Elle sortit de sa poche un billet de 50 tomans qu'elle donna à Monsieur Jafar. Celui-ci s'était coupé le doigt et l'avait entouré d'un morceau de chiffon plein de sang. Elle attendit que Madame Panirpour parte. Elle tendit la main pour donner un toman à Monsieur Jafar. Monsieur Jafar prit de l'étal un peu de graisse, de peau, de viande et un os congelé et mit le tout sur la balance. Kowkab Soltân dit: «Monsieur Jafar, ne me donne pas la viande congelée de je ne sais quel cimetière! C'est bon pour engraisser les arbres!» Il dit d'un ton de réprimande: «C'est comme ça! Avec un toman, je te donne du filet?» Il mit les déchets de la viande dans un papier journal et les donna à Kowkab Soltân. Si Hâdj Esmâ'il avait été là, est-ce qu'il aurait osé faire ça? Quelle panique s'empara d'elle! C'était une vraie maladie. Elle redoutait que son gendre refuse toute réconciliation et qu'elle reste seule sans pouvoir voir sa fille. Près de la station à essence, elle a glissé et a failli tomber. Le trottoir était tellement gelé qu'on aurait dit du verre, et maintenant la neige allait le recouvrir. En plus, s'ajoutait la peur de la neige. Elle avait peur que la neige tombe au point de ne pas pouvoir sortir de chez elle, ni aller au Parc Sabâ ou encore aller chez le laitier, le boucher et l'épicier près de chez sa fille pour avoir de ses nouvelles. Elle craignait qu'il neige tellement que la porte d'entrée de la maison soit bloquée et que les gens soient obligés d'aller et venir par les toits, elle qui avait des voisins aux toits pentus. Elle avait peur d'être prisonnière dans sa maison et d'attraper le virus venant du Japon, vomir au point de perdre toute son eau, de rester seule sans infirmière, de mourir et de pourrir. Mais la mort ne lui faisait pas peur, elle qui était si bonne vivante! Elle avait peur de la neige, de la maladie, de la solitude, des portes fermées et de la colère de son gendre, mais de la mort elle n'avait pas peur, à condition de ne pas trop souffrir ou d'en avoir conscience, comme dans le sommeil. Elle n'avait pas peur comme Madame Panirpour de rendre des comptes à Nakir et Munkir[8], le premier soir après la mort, elle n'y croyait pas du tout.

Elle devrait s'occuper pour ne pas craindre la solitude. Combien de fois encore devait-elle tricoter, détricoter et retricoter? Elle avait pensé faire du patchwork et chercher dans ses baluchons les restes de tissus et les assembler pour en faire une housse de couette. Mais, pour qui? Sa fille a peur d'accepter quelque chose de sa mère. Pour qui donc elle le ferait? À qui peut-elle dire bonjour? Qui reste-t-il à qui elle peut dire bonjour?

Ces enfants qui sont sortis de je ne sais quelle vallée diabolique avaient envahi les rues pour jouer dans la neige. Ils glissaient sur le sol gelé, ce qui rendait encore plus glissant le passage pour les piétons. Une boule de neige est tombée brusquement sur son parapluie. Elle le referma et se retourna pour lancer une injure. Le visage des enfants était rouge et ils glissaient joyeusement. Elle n'a pas eu le cœur de les

insulter. Est-ce qu'elle n'avait pas été enfant? Est-ce qu'elle n'avait pas joui des plaisirs de la vie? N'avait-elle pas mis le feu aux poudres?

Au début de la Rue Alâee, les enfants avaient fait un grand bonhomme de neige. Il avait un seul œil, l'autre était bandé par un morceau de tissu noir et rond retenu par un cordon noir, et il portait une calotte noire. On aurait dit qu'ils exprimaient ce qu'ils avaient sur le cœur en le bombardant de boules de neige. Ils y avaient mis tellement d'énergie qu'on aurait dit que le sang allait sortir par les pores de leurs joues. Leurs yeux étincelaient. Un des enfants a glissé vers Kowkab Soltân qui se tenait à la gouttière d'une maison proche de chez elle, l'a heurtée et ils sont tombés tous les deux par terre. L'enfant s'est relevé aussitôt et a pris ses jambes à son cou. Kowkab Soltân était tombée d'un côté et son parapluie de l'autre et la viande, non, les déchets de viande qu'elle avait achetés se sont étalés sur le sol. Elle n'aurait jamais pensé en arriver là, comme si elle était abandonnée toute seule sur la neige dans un désert. Selon les conseils du médecin de la clinique, elle a commencé à crier: «Les dandys, espèce de bohémiens, de bâtards, on a fermé les écoles pour que vous tuiez les gens? On se demande dans quel cimetière une telle engeance a été fécondée! Au secours! Ce bâtard m'a tué. Il m'a poussé à terre et s'est enfui. Peut-être mon bras ou ma jambe est cassé. Qu'on m'aide à me relever! Que vous creviez! Vous savez seulement faire des manières et sortir cinquante tomans de votre poche pour acheter deux kilos de viande? Ça vous est arrivé d'apporter un bol de yaourt à votre voisin? Que ta mère te voit mort! Qu'on m'en apporte la nouvelle! Toi qui as éloigné ma fille! T'es où Robâbeh pour voir ta mère dans cet état si misérable? Et toi, Hâdj Esmâ'il, t'es où? Moi qui riais toujours, vous voyez où j'en suis arrivée! Je ne le souhaite à personne! Vous les enfants malins, chenapans, à qui on ne peut rien dire sans que quelqu'un vienne à la rescousse!" Quelques passants se sont approchés, un jeune à lunettes, à barbe noire l'aide à se relever. Il a ramassé son voile de prières et l'a secoué pour faire tomber la neige et l'a posé sur elle. Une jolie femme a ramassé les déchets de viande, les a enroulés dans un papier journal et les lui a donnés. Le jeune homme l'a prise par les bras, l'abritant de son parapluie et a dit: «Je vais vous reconduire.» La jolie femme a ajouté: «Si vous pensez avoir quelques chose de cassé, je vous emmène au dispensaire.» Le cœur de Kowkab Soltân se mit à battre violemment, et même si sa bouche était amère, elle sourit. Tout à coup, elle imagina que ce jeune homme était ce gendre dont elle avait rêvé mais qu'elle n'avait pas, cette femme sa fille et tous les gens de la ville, sa famille. Cette idée réconforta son cœur un instant. Elle dit bonjour à tout le monde, soudainement elle se mit à pleurer à chaudes larmes, on aurait dit qu'elle venait de perdre Hâdj Esmâ'il. ■

---

1. Dans la culture populaire iranienne, l'expression de "la pierre de patience" désigne une personne qui est capable d'écouter les autres, leurs bonheurs, leurs malheurs, leurs caprices, leurs misères et leurs secrets profonds. Tout le monde a confiance en elle et trouve à travers son attention, sa bonté, son affection, la réponse à ses questions et parfois la solution à ses problèmes.
2. Table basse ronde ou carrée recouverte d'un tapis ou d'une couverture qui descend jusqu'à terre, sous laquelle on place un réchaud rempli de braises. En hiver, on glisse ses jambes sous le tapis ou la couverture et pendant longtemps, cette table a été l'instrument de chauffage le plus important dans la maison.
3. *Panir* en persan signifie fromage. Panirpour: Fils de fromage.
4. Un des signes du zodiaque correspondant au mois de décembre.
5. Selon une pensée superstitieuse iranienne, si on fait la prière sur le toit de la maison, Dieu déshonore la personne coupable.
6. Yazid, le fils de Moâvieh, est le responsable du martyre de l'Imam Hossein, le petit-fils du prophète de Mohammad.
7. Composée de farine, de lait et de sucre.
8. Selon la croyance islamique, Nakir et Munkir sont deux anges qui apparaissent au défunt pendant la première nuit dans la tombe. Ils lui posent des questions à propos de sa foi en Dieu, les prophètes et tout ce qu'il a fait de bien et de mal.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- ☐ یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال
- ☐ **1 an 40 000 tomans**
- ☐ **6 mois 20 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) ______ مؤسسه

Nom ______ نام خانوادگی | Prénom ______ نام

Adresse ______ آدرس

Boîte postale ______ صندوق پستی | Code postal ______ کدپستی

E-mail ______ پست الکترونیکی | Téléphone ______ تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- ☐ شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال
- ☐ یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- ☐ **1 an 170 000 tomans**
- ☐ **6 mois 85 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
بابک ارشادی
ژان-پیِر بریگودیو
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
مهناز رِضائی
آلیس بُمباردیه
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو

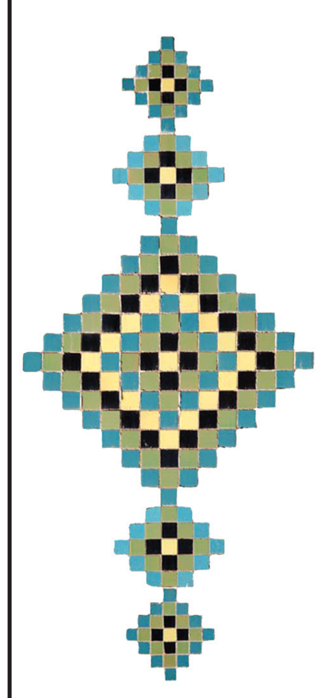
طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Gravure de la ville de Bandar Abbâs, "La ville de Gamron (ancien nom de Bandar Abbâs) en Perse", publiée en 1725 dans *La galerie agréable du monde (…) Tome premier des Indes Orientales*, par P. Van der Aa, à Leyde. On y voit les navires traversant le détroit d'Ormuz.


مجله تهران
شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۰۶، شهریور ۱۳۹۳، سال نهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
GAMRON.
La Ville de en Perse
www.teheran.ir